

AMARILLE

recueil de nouvelles de
Maurice LE ROUZIC



Éditions de la rue nantaise

Éditions de la rue nantaise © décembre 2012

Concept de la couverture : SRĪ (d'après une photographie de MAURICE LE ROUZIC).

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants causes, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVERTISSEMENT : Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existant ou ayant n'existé ne serait que pure coïncidence, caricature éhontée, heureux hasard ou phénomène troublant dénué de funestes visées.

PRÉFACE

LIRE, ÉCRIRE, PARTIR

Si vous avez lu mon recueil précédent (*Une Bière à Firenzuola* aux mêmes belles Éditions de la rue nantaise – un peu de pub ne peut pas vraiment nuire, n'est-ce pas ?), vous aurez accompli un voyage – un beau voyage, j'espère – qui vous aura conduit du Cambodge à l'Italie avec une série de *stop-over*, à Cuba, en Angleterre, en Tchécoslovaquie (du temps où elle existait encore), à Chypre, en Croatie. Rappelons à ceux qui ne l'auraient pas lu – *nobody's perfect* ! – cet aphorisme, toujours en vigueur, de la sagesse populaire qui affirme qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire. Bref ! Que vous ayez consommé *Une Bière...* ou pas, vous voilà au moment d'aborder ce nouvel opus et vous vous demandez ce que vous allez y trouver.

Eh bien ! Vous voyagerez de nouveau. Mais après tout, lire n'est-il pas en soi se transporter dans un autre monde ? On ouvre un livre comme on prend un avion ou un train. Chaque page que l'on

tourne est une nouvelle étape dans la découverte d'un continent, d'un pays, d'une ville ; et l'*épaisseur* du voyage – sa longueur, son intérêt, sa profondeur, si vous préférez – ne dépend pas seulement de celle du volume. Le mot *fin* résonne comme un retour à ses habitudes avec parfois du regret, parfois du soulagement. Tous les voyages ne se valent pas.

Lire, c'est voyager. Mais que dire d'écrire ? Et d'écrire sur les voyages ? Simple formule mathématique : voyager au carré. Il y a le voyage lui-même que vous multipliez par le fait de le revisiter, pas uniquement pour le consigner, qui ne serait que refaire le même itinéraire, remettre ses pas dans ses pas. Non ! Il s'agit d'autre chose où viennent se mêler l'imagination, l'invention, la fiction, où s'invitent des personnages que vous n'avez jamais rencontrés, où s'imbriquent des mots qui recréent le monde. C'est un autre voyage qui se superpose au premier, s'accouple avec lui, le féconde. Il en sort un enfant qui n'est ni son père ni sa mère et qui pourtant tient de l'un et de l'autre. Quelle chance pour l'auteur ! Quelle chance pour le lecteur qui y mêlera son propre univers, sa personnalité, son humeur du moment ! Au départ, une matrice unique. Au bout du compte, autant de voyages que de lecteurs.

Ici, vous irez donc au Vietnam, à Cuba, en Algérie, mais aussi dans le Luberon, en Bretagne, vous prendrez le bateau pour l'île de Groix. Des échappées. Des fenêtres où parfois un coin de ciel bleu (ce qu'on appelle chez nous une *culotte de gendarme*) combat la grisaille ambiante. Des îlots pour dire que la liberté est un bien précieux. Et un îlot plus un îlot, cela devient un archipel, loin de celui du goulag que certains voudraient imposer.

Vous vous apprêtez donc pour un voyage. Votre billet est pris. L'aventure commence. Elle aura une fin, vous le savez. Je le sais. En écrivant cela, je ne peux m'empêcher de penser à deux amies, Béatrice et Sylvie, qui étaient la vie même, parties vers une destination dont on ne revient pas. Une terra incognita. Un voyage sans billet de retour. C'est à elles que je dédie ces quelques îlots de notre Terre sur lesquels vous allez poser vos yeux.

Qu'elles vous accompagnent, présences discrètes, passagères clandestines, tout au long de votre trajet.

Embarquement immédiat !

Larguez les amarres !

Laissez-vous dériver...

L'auteur

À Béatrice et Sylvie.

*« J'ai cette conviction profonde :
les morts vivent tant qu'il y a des vivants pour penser à eux. »*

Émile HENRIOT

*« Il n'y a de liberté pour personne s'il n'y en a pas pour celui qui
pense autrement. »*

Rosa LUXEMBOURG

*« L'homme vraiment libre est celui qui refuse une invitation à
dîner sans donner d'excuse. »*

Oscar WILDE

AMARILLE

Pour Anne-Marie et Claude.

« *Le jaune a un bel avenir devant lui.* »

Michel PASTOUREAU avec Dominique SIMONNET

in Le Petit livre des couleurs.

1

- Le voilà ! Le voilà !

Julien, qui faisait le guet là où le sentier décrit une courbe, est arrivé en courant. Tout le monde a essayé de se cacher au mieux derrière la maigre végétation. Lorsque le vieil homme est apparu, une grêle de cailloux s'est abattue à ses pieds. Tels des sauvages, nous nous sommes levés en poussant des hurlements.

Le vieillard s'est arrêté, surpris. Aucun projectile ne l'avait atteint. Comme d'habitude, il portait un pantalon, qui avait dû être marron, retenu autour de la taille par une ficelle élimée et une chemisette qui n'avait plus connu la lessive depuis la fin de la Guerre Froide. Son seul luxe : une paire de sandales sans doute achetée au cordonnier ambulant qui sillonnait, dès le printemps, les marchés de la région. Ses cheveux gris et longs lui donnaient l'air d'un de ces Indiens de légende que nous connaissions par les gravures des illustrés parcourus chez le buraliste de Gargas. Personne d'entre nous ne s'était suffisamment approché de lui pour être à même de décrire son visage en détail. Ridé, buriné, âgé. C'est tout ce que nous pouvions en dire.

Après un moment de surprise, il a poursuivi sa marche en se protégeant le crâne de son bras recroquevillé. Courageux, mais pas téméraires, nous avons reculé d'un pas tout en continuant à pousser nos hurlements de Sioux. Le bruit masquait la crainte, sourde mais réelle, qu'il nous inspirait. Nous ne savions rien de lui, ni où il vivait, ni ce qu'il faisait, ni ce qu'il avait fait plus tôt, dans sa vie. De temps à autre, il allait au village se ravitailler. Il se contentait de quelques mots chez les commerçants. Il payait toujours. Il n'embêtait personne. Seulement, il était différent des autres adultes que nous côtoyions et les enfants peuvent être très méchants avec ceux qui ne se fondent pas dans la majorité, ceux qui n'entrent pas dans un moule. C'est pour cette raison que nous l'attendions – c'est le cas de le dire – au tournant.

Seule Maria avait osé descendre sur le chemin. Un autre personnage que cette Maria ! Comme nous tous, elle avait une dizaine d'années. Son père était Espagnol et nous écorchions son nom de famille, ce qui la mettait en rogne. Aussi, nous

préférerions l'appeler simplement Maria, ou alors « La Jaune », sans doute en raison de ses cheveux blond paille qui lui battaient les épaules ; de ses vêtements aussi peut-être. Ce jour-là, elle avait sur le dos un tee-shirt digne du vainqueur de Tour de France. Un pantalon un peu moins voyant, mais dans les mêmes tons, complétait le tableau. Impossible de la manquer ! Avec ça, un vrai garçon manqué, mais une fille réussie ajoutait-elle lorsqu'on le lui faisait remarquer, et c'est vrai que déjà deux jeunes seins commençaient à lui gonfler la poitrine. Maria était de tous les mauvais coups. Elle nous subjuguait tous par sa témérité, sa liberté, autant que par sa gaieté et sa naissante beauté.

Elle était à peine à deux mètres du bonhomme lorsque ça s'est passé, nous laissant tous sans réaction. Il s'est détendu comme un ressort trop longtemps sous pression, a agrippé Maria par le bras et a disparu en la traînant derrière le coude du sentier. On aurait dit que toute la hargne qu'il avait accumulée pendant plusieurs mois avait jailli d'un seul coup et décuplé ses forces. Maria, sans doute aussi surprise que nous tous, n'avait pas réagi et s'était laissé emmener.

Lorsque nous avons été capables de bouger, nous nous sommes d'abord regardés et, sans qu'il y ait un mot d'échangé, nous nous sommes retrouvés là où Maria se tenait, arrogante, quelques secondes auparavant. Le premier moment d'égarement passé, nous nous sommes mis à chercher, à fureter tels des chiens de chasse dans tous les fourrés, à explorer le sentier dans l'espoir d'y découvrir au moins un petit indice. Peine perdue ! Rien ! Nada ! Comme si Maria et le vieil homme s'étaient volatilisés, dissous dans l'air déjà chaud de ce début de matinée. Avaient-ils seulement existé ? Le lance-pierres que Maria tenait à la main gisait sur le sable du

chemin, unique pièce à conviction qui nous ramenait à la réalité. Nous n'avions donc pas rêvé !

Nous nous regardions, consternés. Que faire ? Nous ne savions rien de cet homme. Où avait-il pu conduire Maria ? Quel sort lui réservait-il ? Les suppositions allaient bon train. Il se vengerait sur elle de toutes les humiliations que nous lui avions fait subir. Il la battrait. L'attacherait à un arbre. Peut-être même... Cela nous révoltait. Nous la verrions revenir le visage tuméfié, les vêtements déchirés. Pire, elle ne reviendrait pas... Et puis, comme pour nous rassurer, nous nous disions qu'elle était forte et qu'il était faible. Elle parviendrait à s'échapper et elle nous raconterait comment elle s'était débattue, l'avait plaqué au sol et lui avait faussé compagnie. Comment il criait de douleur et de honte. Comment elle s'était retournée pour lui faire un bras d'honneur...

En attendant, le temps passait. Bientôt, il faudrait retourner au village. Que dire aux parents ? La vérité ? Ils nous avaient toujours conseillé de laisser ce « pauvre homme » tranquille. Leur mentir ? Prétendre que Maria s'était éloignée du groupe et qu'elle n'avait pas reparu ? Ils savaient qu'elle connaissait la forêt mieux que tout le monde. Toutes ces questions agitaient notre petite bande. Tantôt, nous penchions vers une solution, tantôt, vers une autre. Et puis, quelqu'un avançait un nouvel argument qui faisait de nouveau tout basculer. Quel dilemme pour les enfants que nous étions !

Finalement, Maria nous a tous mis d'accord.

Louisa, celle que nous appelions « La Chouette » parce qu'elle avait de grands yeux ronds et prétendait y voir la nuit, s'est écriée : « Regardez ! » Nous nous sommes tous retournés vers elle puis vers l'endroit que désignait son doigt. Au début, nous n'avons rien vu ; puis un tout petit point,

là-bas, au bout du chemin. Ce point a grandi, est devenu une tache jaune. Maria ! Nous nous sommes tous précipités vers elle.

Nous l'avons entourée.

Elle était intacte, souriante, radieuse.

Bien sûr, nous avons voulu savoir. Les questions se bousculaient. Où l'avait-il emmenée ? L'avait-il maltraitée ? S'était-elle enfuie ? L'avait-il laissé partir ? À quoi ressemblait-il vraiment ? Lui avait-elle parlé ?

Maria a laissé chacun s'exprimer, sans rien répondre.

Une fois le silence revenu, elle a pris la parole.

« Vous allez tous me jurer deux choses. Jamais vous ne parlerez de cette matinée à personne. Ça doit rester entre nous. Jamais plus vous n'embêterez cet homme. N'en demandez pas plus. Je vous conjure seulement de le laisser tranquille. »

Elle n'a rien ajouté. Nous nous sommes interrogés du regard et nous avons juré. C'était dit avec une telle autorité ! Je crois que nous avons tous pensé la même chose : le bonhomme menaçait Maria. Il lui faisait un chantage. Nous étions incapables d'en deviner l'objet, mais que pouvait-il en être d'autre ?

De ce jour, nous avons tenu notre promesse. Nous sommes revenus au village. Les parents nous ont un peu disputés à cause de notre retard. Nous avons répondu que nous nous amusions si bien que nous n'avions pas vu le temps passer. Tout est rentré dans l'ordre.

Parfois, notre chemin a croisé celui du vieil homme. Nous l'avons ignoré, même si l'envie nous démangeait de ramasser une pierre sur le bas-côté.

Cet été-là, nous avons constaté que, certains jours, Maria parlait tôt le matin pour ne réapparaître qu'à l'heure du déjeuner.

Personne n'a jamais eu l'idée de la suivre.

Personne ne lui a jamais posé de questions.

2

Une vingtaine d'années ont passé. Au fil des étés, la petite bande s'est dispersée jusqu'à se dissoudre entièrement. Que sont devenus mes camarades ? À vrai dire, pour la plupart, je n'en sais trop rien. Certains restent gravés – avec leur visage d'enfant – dans ma mémoire ; d'autres sont complètement oubliés. Quant à moi, je vis à Paris où je suis venu faire mes études et où j'ai déniché un travail chez un éditeur de la Rive Gauche, une petite maison, spécialisée dans le livre d'art, dont la réputation est en train de se construire.

J'adore le contact avec cette matière vivante qu'est le papier. Sincèrement, je plains ceux qui n'aiment pas les livres. Un livre, on peut s'y plonger ou simplement le regarder. On le touche, on le triture, on tourne les pages dans tous les sens. On entend l'histoire, les voix des personnages, les bruits, les silences. Si on ferme les yeux, on arrive à sentir l'odeur de l'encre et même celle des arbres d'origine...

L'autre jour justement, je feuilletais un ouvrage qui sortait à peine de la presse, un fascicule consacré à la jeune peinture provençale. Je renouais avec mon enfance, ses couleurs, ses parfums... Page après page, je me rapprochais de cette insouciant époque. Le papier crissait sous mes doigts. Styles, techniques, écoles défilaient au gré de ma fantaisie. Page 28 : une

sage aquarelle. Page 44 : un hyper-réaliste. Page 18 : une abstraction géométrique. Rien de très nouveau. Page 32 : un choc ! Pause... Arrêt sur image.

Le paysage de ma jeunesse. Non que l'œuvre reproduite fût figurative, mais elle dégagait quelque chose qui agissait comme un fluide, comme un charme. Rien n'était représenté, et pourtant !... Le tableau rayonnait d'une lumière pure, intense, presque palpable, une énergie tellurique et solaire à la fois. Mais à la réflexion, ce qui frappait le plus, c'étaient les couleurs : une palette qui s'étendait du beige au brique en passant par tous les tons des ocres, des jaunes, des lie-de-vin. Leur assemblage improbable construisait un endroit qui ne ressemblait à rien mais qu'il me semblait reconnaître, qui m'était étonnamment familier. J'étais comme hypnotisé. Quelqu'un fût entré à ce moment-là, il m'aurait pensé transformé en statue de sel comme la famille de Loth ou pétrifié par le regard de Méduse. Voilà ! J'étais médusé au sens propre du terme. Si bien qu'il me fallut du temps avant que mon œil accroche enfin le titre de l'œuvre, « Luberon n° 10 » et le nom de l'artiste, Amarille. La petite notice de présentation ne disait pas grand-chose de plus sinon que l'œuvre choisie faisait partie d'une série de vingt tableaux, tous intitulés « Luberon », désignés par un numéro d'ordre et que leur auteur était « une jeune artiste vivant à Gargas (entre Apt et Roussillon) où elle a son atelier ».

Il ne m'en fallait pas davantage.

3

Deux jours plus tard, je rangeais ma voiture en contrebas de

l'église de Gargas. Le village avait changé depuis que j'étais « monté » à Paris. Il s'était modernisé, comme on dit. Les lampadaires jaune poussin qui s'alignaient sur les trottoirs devaient être les fleurons de cette modernisation ; en tout cas, il était bien difficile de ne pas les remarquer. Je n'ai pas eu longtemps à chercher pour découvrir l'atelier d'Amarille : un ancien commerce qui permettait d'exposer trois toiles en vitrine. J'ai poussé la porte. J'ai fait le tour de la pièce. Ils étaient presque tous aux murs, les tableaux de la série Luberon ; plus quelques autres. Tous extrêmement différents, mais d'une facture telle que ma première impression a été celle d'une grande unité, d'une cohérence dans le travail, d'une obsession dans la recherche. Maintenant que je les avais devant les yeux – les originaux et non plus une appauvrissante reproduction – ma modeste expérience m'avertissait que leur originalité ne résidait pas uniquement dans les tons employés, mais aussi, mais surtout, dans le matériau utilisé : ni pastel, ni huile, ni acrylique, ni aquarelle. Non ! À regarder de près, il s'agissait d'un matériau au grain plus épais, plus rugueux, mais étonnamment chatoyant et doux. J'allais – sacrilège ! – avancer une main pour effleurer une des œuvres lorsqu'une porte, dans le fond de la pièce, s'est ouverte.

Je l'ai immédiatement reconnue. La même silhouette de garçon manqué – mais de fille vraiment réussie – sur laquelle les ans semblaient avoir peu de prise.

- Ça vous plaît ?

La voix était chantante, légèrement flûtée, plus féminine que vingt ans auparavant.

- Si ça me plaît ?... Énormément !...

À ce moment, j'ai hésité et j'ai ajouté sans véritablement

contrôler mes paroles : « C'est superbe... La Jaune ». Elle a fixé sur moi ses grands yeux verts. J'avais dû changer – plus qu'elle en tout cas – car elle est restée longtemps à me scruter. Je ne disais rien. Je ne bougeais pas. Soudain, un déclic s'est fait en elle. Son visage est devenu plus rieur encore. Elle a chuchoté mon prénom avec une sorte de point d'interrogation sonore. J'ai hoché la tête.

- Ça alors !

C'est tout ce qu'elle a trouvé à dire avant d'entourer mon cou de ses bras et de poser sur mes joues trois chaleureux baisers, trois fleurs grandes ouvertes, trois étoiles radieuses.

- Allons en face, on sera mieux pour parler.

C'est elle qui m'a pris la main. Elle a fermé la porte de son atelier. Nous avons traversé la rue et nous nous sommes installés face à face à la terrasse du café. Le parasol nous protégeait du soleil. Elle a rompu le silence.

- Qu'est-ce que tu deviens ?

Je lui ai résumé mon parcours et, surtout, je lui ai révélé pourquoi j'étais de retour à Gargas, à la découverte d'un mystère nommé Amarille. Un coin du voile était levé. Un coin seulement. Elle a écouté en souriant. Elle a fini son verre. Ensuite, c'est elle qui a parlé.

4

Amarille, tu dois te demander où je suis allée pêcher ce pseudonyme. Non, ne proteste pas ! Il suffit d'avoir entendu la manière dont tu viens de le prononcer. En fait, ce n'est pas très

compliqué. Premièrement, c'est une anagramme sonore de mon prénom. Deuxièmement, tu viens de me prouver que tu te rappelais mon surnom, *La Jaune*. Mon père venait d'Espagne, tu le sais, un de ces nombreux Républicains chassés par la trahison et la défaite. En espagnol jaune se dit « amarillo ». C'est un hommage que j'ai voulu lui rendre. Il est mort, il y a six ans, juste comme je commençais à connaître un début de succès... Une sale maladie... Troisièmement, j'habite Gargas. Tu as vu les lampadaires ? Ne dis pas non. Tout le monde les remarque. Voilà : Amarille : Maria-La-Jaune-de-Gargas.

(Elle s'est arrêtée pour allumer une cigarette et elle a repris.)

Ça a aussi à voir avec ma peinture, tu t'en doutes.

(Je me taisais toujours, mais mon visage devait être éloquent.)

Tu te souviens du jour où ce vieil homme m'a attrapée et emmenée avec lui ? Eh bien ! Tout vient de là. Je t'explique... C'est marrant, c'est la première fois que j'en parle... Il me serrait le bras. J'avais mal. On n'a pas continué sur le chemin très longtemps. Très vite, il a bifurqué dans une petite sente à peine tracée, un passage de sanglier ou d'une autre bête. La végétation était de plus en plus dense. Je connaissais bien la forêt, ou du moins je le pensais. Là où il me traînait, je ne me repérais pas. Combien de temps a-t-on marché ? Je n'en ai aucune idée. À un moment, il s'est arrêté, a écarté un rideau d'arbres et m'a poussée devant lui. Je me suis retrouvée dans le noir. Et puis, mes yeux se sont habitués. Une véritable caverne d'Ali Baba ! Un réchaud à gaz, des victuailles, des bidons d'eau. C'est là qu'il vivait. Maintenant, je peux le dire, j'étais terrorisée. Qu'allait-il me faire ? Il n'avait pas desserré les dents. Il ne m'avait pas lâché le bras. Il a allumé une sorte de lampe-tempête et je suis restée stupéfaite.

(Elle a tiré une bouffée de sa cigarette, laissé la fumée tracer des volutes lascives qui s'évanouissaient dans l'air chaud de midi.)

Les murs de la grotte étaient tapissés de toiles sans cadre, et ces toiles chantaient une symphonie en ocre tout à fait surprenante. Son étreinte a-t-elle molli ? Me suis-je libérée moi-même ? Toujours est-il qu'il ne me tenait plus. Malgré cela, mon premier mouvement n'a pas été de m'enfuir, pas du tout. Au contraire, je me suis approchée le plus près possible du paysage fantastique qui décorait les parois. J'étais fascinée. Il s'en est sûrement rendu compte. Il s'est affalé dans une sorte de vieux fauteuil usé, récupéré je ne sais où. Et il m'a parlé. Sa voix était douce. C'était une surprise supplémentaire. Au début, je ne prêtais guère attention à son discours, puis j'ai compris qu'il me parlait de lui. Alors je me suis assise également – dans un siège de voiture recouvert d'une couverture mitée – et j'ai écouté.

(La cigarette avait fini de se consumer dans le cendrier. Elle dégageait une fumée âcre et noirâtre. Amarille l'a écrasée d'un geste mécanique.)

Il m'a raconté sa vie. Enfin, pas en entier. Des pans. Des bribes. Il avait travaillé dans les carrières d'ocre, à Rustrel d'abord, à Roussillon ensuite. Lorsqu'elles avaient fermé, il s'était retrouvé au chômage, seul. Il avait peu à peu sombré et avait fini par s'installer là où nous étions, dans ce qui représentait sa vie : une ancienne carrière souterraine. Les toiles qui tapissaient les murs, il les avait réalisées lui-même à partir de l'ocre. Il avait trouvé un moyen de l'utiliser comme une peinture, mais avec des effets différents. Il disait que cette occupation l'avait sauvé.

Il a cessé de parler. Il a longuement regardé ses pieds, puis

il a levé les yeux, les a plantés dans les miens.

- Si ça t'intéresse, je peux t'apprendre.

Il avait prononcé cette phrase presque timidement, comme s'il craignait que je refuse. J'ai dit « oui » sans même y penser. En fait, ce n'était pas moi qui répondais. Ça venait de plus loin. Il a ajouté :

- Il faut seulement que tu me jures de ne jamais rien dire, de garder le secret.

Ma bouche a de nouveau dit « oui ».

Voilà pourquoi, quand je suis revenue, je vous ai demandé le silence. Voilà pourquoi je vous faussais compagnie de temps à autre. J'allais prendre mes leçons. La manière de travailler l'ocre, de le transformer pour l'étaler sur la toile, les mélanges, les dosages, les pigmentations. C'est lui qui m'a tout appris.

Un jour, deux ou trois ans plus tard – notre petite bande n'était déjà qu'un souvenir –, je l'ai trouvé recroquevillé dans son vieux fauteuil. Il avait du mal à respirer. Il était incapable de prononcer un mot. Ses yeux m'imploraient. Je suis retournée en courant au village. Je me suis précipitée dans le cabinet du médecin sans même faire attention s'il y avait du monde dans la salle d'attente. Je devais avoir l'air tellement hébétée que le docteur a immédiatement pris sa mallette et m'a suivie. Le vieil homme avait réussi à se glisser hors de la grotte, mais il était trop tard. Il était allongé dans une petite clairière. Son poing était crispé sur un échantillon d'ocre. Il avait l'air – malgré tout – heureux.

(Elle a pris ma main sur la table.)

Tu vois, mes tableaux, c'est ma manière à moi de le faire

vivre. Lui, que j'avais fini par appeler grand-père. Quand j'étales l'ocre sur la toile, c'est sa main qui guide la mienne. Quand je conclus une vente, je sais qu'il sourit.

5

Un long silence a suivi cette confession. Amarille l'avait commencée de façon plutôt enjouée, mais, au fil du récit, l'émotion l'avait gagnée et le ton s'était fait plus grave. Une question me brûlait les lèvres, mais je n'osais pas la poser. De toute façon, la réponse est arrivée plus vite que prévu.

- Je devine ce que tu voudrais savoir. Ma... *technique*, ou plus exactement, la sienne. Ne cherche pas. D'abord, il me serait impossible d'expliquer en quelques minutes ce que j'ai mis des années à apprendre. Surtout, j'ai promis de ne jamais rien dévoiler à personne et une promesse c'est sacré. Si, au moment de mourir, il a fait l'effort de sortir de son antre, c'est qu'il se doutait que je reviendrais avec quelqu'un. Et que ce quelqu'un ne pourrait pas comprendre. J'en suis sûre. D'ailleurs, j'ai peut-être déjà trop parlé.

Sur ces mots, elle m'a pris l'autre main. Elle a rivé ses yeux aux miens, si fort qu'il m'a semblé que mes pupilles allaient fondre.

- Tu étais – tu es toujours – l'ami de Maria. Je t'ai livré son secret. Le vieil homme était devenu mon ami, ma famille. Et aussi mon maître. Le secret d'Amarille restera entre lui et moi.

FUGUE

*« She's leaving home
After living alone
For so many years »*

The Beatles

Elle resplendissait du charme indéfinissable que confère un visage irrégulier. Belle ? Peut-être... Peut-être pas. Que signifie ce mot ? Il varie selon les époques, les latitudes, les regards. Cheveux bruns, très bruns, remontés en chignon informe transpercé de deux longues aiguilles colorées. Trente ans, un peu plus, un peu moins. Difficile, l'âge ! Épaules nues sous les minces bretelles d'un débardeur. Déjà un léger hâle protégeait les bras fins, nerveux, racés. Une jupe courte offrait au soleil deux jambes sportives. Souliers plats. Aucune fausse maigreur. Nulle afféterie.

Elle s'arrêta devant l'immeuble haussmannien, appuya sur un bouton, poussa une lourde porte surmontée de l'enseigne caractéristique des études notariales. Elle jeta un dernier coup d'œil sur la rue, balaya la foule indifférente et pressée. Un

long couloir sombre prolongé par la silhouette d'un large escalier l'engloutit.

« Je vais donc vous faire lecture de ce document que vous signerez sans oublier la mention *lu et approuvé*. Ah ! Vous ne manquerez pas d'apposer vos initiales en bas de chaque page... »

Tout l'étonnait dans cet univers : le langage juridique qui l'obligeait à réfréner un sourire, la pièce elle-même, aussi monacale que vaste – rien aux murs d'un blanc presque pur sinon le portrait empesé d'un homme à favoris, sans doute le vénérable fondateur de la non moins vénérable étude –, le bureau avec ses épais dossiers rangés au carré et son ordinateur *high tech* dernier cri, la notaire – fallait-il dire la notairesse ? – femme sans âge à chignon strict qui lisait en regardant par-dessus ses petites lunettes ovales.

« ... Cela signifie que, après des recherches généalogiques infructueuses, il s'avère que vous êtes l'unique héritière et que les biens de votre père vous reviennent de droit dans leur totalité, déduits bien évidemment des frais y afférant... »

Après avoir levé les yeux sur elle pour lui annoncer la bonne nouvelle sans l'ombre de l'ébauche d'une quelconque émotion, la femme de loi se replongea dans ses papiers, ses chiffres et son langage abscons.

Elle avait entendu ce qu'elle était venue entendre.

Le reste n'était que formalités.

Des années qu'elle n'avait pas remis les pieds dans cette ville.

Encore plus d'années qu'elle était partie, qu'elle avait fui.

Car elle avait fui... ou elle avait cru le faire. Mais, à moins

de se suicider, est-il possible de se fuir ? Un temps ici, un autre là. Voiture, train, bateau, avion : elle connaissait ! On peut fuir une ville, un pays, des gens. On ne s'échappe pas. Le passé nous lie. Heureux les amnésiques ! C'est ce qu'elle avait appris toutes ces dernières années.

Comme elle l'aimait pourtant, ce Paris qu'elle avait laissé derrière elle ! Elle y était née, y avait passé toute son enfance, sa prime adolescence. Dans le V^e d'abord, tout près du Luxembourg. Son père et sa mère l'y promenaient bébé, l'y emmenaient « prendre l'air » petite fille. Puis ce fut près de la Porte de Versailles, chez papa, et à Montmartre, chez maman. C'est là que tout avait commencé à partir en vrille. Le grand écart permanent. Tirée à hue et à dia. *La Petite Chose* qu'on écartèle !

« Des parents séparés, c'est chouette ! Tu as deux fois plus de cadeaux. Les avantages de l'un, les avantages de l'autre. » C'est ce que Noémie, sa meilleure amie, lui avait glissé à l'oreille – pour la consoler, sans doute – le jour où le divorce avait été prononcé. Pour Noémie, peut-être... Pour elle, les inconvénients de l'un, les inconvénients de l'autre.

Loyer, nourriture, frais divers... La pension alimentaire n'y suffisait pas. Sa mère avait cherché un travail, en avait trouvé : une entreprise de nettoyage, des ménages dans des bureaux, des administrations... tôt le matin ou plus souvent tard le soir. De moins en moins présente à la maison et, quand elle y était, fatiguée, crevée, énervée. Elle qui n'avait jamais levé la main sur sa fille, voilà qu'elle la brusquait, la houspillait, la plupart du temps pour des broutilles. Une fois, une seule, pour un vêtement qui traînait, une giflette était partie. La gamine avait encaissé, surprise, sonnée comme un boxeur après un crochet à l'estomac. Jamais elle n'avait oublié.

De l'autre côté, il lui avait fallu cohabiter avec la nouvelle compagne de son père. Elles ne s'aimaient pas vraiment. L'une considérait l'autre comme une usurpatrice qui avait évincé sa mère. L'autre n'appréciait pas que la « pissouse » vienne s'interposer entre elle et son homme. Elles étaient cependant parvenues à un *modus vivendi*, un pacte poli de non-agression. Cela avait duré quelques mois, jusqu'au jour où son père et sa compagne s'étaient à leur tour séparés. Comment ? Pourquoi ? Au moment où c'était arrivé, la gamine était en vacances avec sa mère. Au retour, elle avait trouvé son géniteur seul. Elle avait bien essayé de le questionner. Les bribes de réponse obtenues ne révélèrent rien. Cet épisode était toujours resté dans une sorte de flou artistique. Elle avait remarqué qu'à table il buvait davantage qu'avant. De temps à autre également, elle l'entendait sortir alors qu'elle était couchée, censée dormir. Elle l'entendait aussi rentrer...

Très rapidement, tout s'était dégradé.

Et elle grandissait au milieu de tout cela. Au collège, ce n'était pas une mauvaise élève, mais elle commençait à faire des bêtises. Elle se faisait punir par ses professeurs pour indiscipline ou insolence. Sa mère, excédée, la privait de sortie ou de télévision. Lorsque ça arrivait aux oreilles du père, il émergeait de sa torpeur anisée pour lui infliger une remontée de bretelles en règle. C'était le régime de la triple peine. Ça n'empêchait pas la récidive. En fin de quatrième, elle était passée à deux doigts de l'exclusion. Elle n'avait dû son sursis qu'à des notes qui étaient bonnes et surtout – mais elle ne l'apprit que bien plus tard – à l'intervention de son professeur principal qui avait senti ce qu'une telle attitude pouvait cacher de douleur. Il n'empêche ! Dans ses *chez elle*, le ton et la tension montaient.

Elle s'était juré qu'à sa majorité elle prendrait sa totale indépendance. Elle avait déjà bâti le scénario : le jour exact de ses 18 ans, elle s'en irait. Toutes ses affaires auraient été préparées. Avant même que l'un ou l'autre de ses parents ait pu – s'ils se souvenaient encore de la date – lui souhaiter son anniversaire, elle aurait disparu, évaporée dans la nature. Elle aurait laissé derrière elle une lettre où elle dirait qu'il était inutile de la rechercher, que désormais elle était majeure et qu'elle se débrouillerait bien toute seule, qu'elle en avait l'habitude. Rien que de très classique, comme peut l'imaginer une fille de quinze ans qui a lu des livres et vu des films destinés aux adolescents.

En fait, rien ne s'était déroulé selon ce script trop bien écrit.

Elle terminait son année de seconde. Une année sans éclat, ni dans un sens – ses notes étaient correctes, sans plus – ni dans un autre – quelques réflexions sur les bavardages et une attention un peu lâche. Une année d'ennui par ailleurs. D'un côté, sa mère, de moins en moins présente : ses ménages l'accaparaient de plus en plus aux heures où elles auraient pu être un peu ensemble. De l'autre, son père et ses absences : quand ce n'était pas son travail, ses déplacements, c'était les brumes de l'alcool. Au milieu, elle, chaque jour davantage laissée à elle-même. Elle n'avait pas de vrais amis : les garçons de son âge lui semblaient affreusement puérils, préoccupés par le foot, les films de bagnoles ou des exploits sexuels largement fantasmés ; les filles ne valaient guère mieux qui passaient leur temps à parler mode, mecs, régime et à baver devant les photos de jeunes acteurs américains aussi bellâtres qu'insipides.

Que s'était-il passé ce jour-là ?

Certes, elle n'avait jamais aimé les maths. Certes, elle n'avait jamais eu d'atomes crochus avec la prof qui ne com-

prenait pas qu'elle ne comprenne vraiment ni Thalès ni Pythagore. Certes, leurs relations étaient passées d'une indifférence polie à un conflit larvé. Certes... De là à l'insulter !... Pas directement bien sûr !

Après avoir séché au tableau face à un exercice, elle avait été priée, de manière peu amène, de rejoindre sa place ; ordre auquel elle s'était empressée d'obéir. En s'asseyant elle avait lâché à sa voisine : « Elle m'énerve, cette grosse vache ! ». La moitié de la classe avait entendu ; la prof – qui avait un peu d'embonpoint mais qui n'était pas sourde – également. Cela s'était conclu par une exclusion du cours, une convocation chez le proviseur et un avertissement avec menace d'un renvoi de trois jours. Sentence immédiatement signifiée aux parents.

De triple, la peine risquait de devenir quintuple.

Et pourtant !

Ce soir-là, après le lycée, elle était d'abord passée chez son père où elle devait récupérer une compilation des Beatles qu'elle avait promis de prêter à une camarade de classe. Elle s'était préparée pour l'engueulade. Après tout, mieux valait ne pas laisser traîner les choses. Son géniteur était présent, déjà bien avancé dans les vignes du Seigneur. C'est elle qui aborda la question épineuse. Il réagit d'un simple geste de la main qui congédiait l'incident. Elle n'insista pas, prit le coffret des Beatles et s'enfuit. Elle aurait dû être contente, mais tout en dévalant l'escalier, elle sentait une sourde colère l'envahir. Le mieux était de mettre la plus grande distance entre cet homme et elle.

Arrivée à Montmartre, il commençait à se faire tard. Tout au long du parcours, elle avait ruminé une rancœur qu'elle ne

comprenait pas. Toute autre aurait jubilé d'avoir échappé à la tempête. Elle n'était pas à prendre avec des pincettes. Avec sa mère, la scène allait tourner à l'horreur.

Elle la trouva dans le vestibule, prête à partir, le manteau déjà à moitié enfilé.

- Ton repas est dans le micro-ondes. Tu le réchaufferas.

- Le lycée n'a pas téléphoné ?

À peine un haussement de voix.

- Si... Excuse-moi. Je suis en retard. Il faut que je file... On en reparlera plus tard.

Manière élégante d'évacuer le problème.

La porte s'était refermée. Ce n'est qu'au bout de quelques secondes qu'elle s'était rendu compte qu'elle était désormais toute seule. Elle échappait à la triple – quadruple ? quintuple ? – peine ! Mais ce qui arrivait était bien pire. Une douleur la submergeait, et cette douleur lui ouvrait les yeux : elle était devenue transparente. Finalement, elle n'était rien ! Elle se souvint de cette gifle reçue un jour pour une peccadille. Cette gifle, c'est aujourd'hui qu'elle la méritait, c'est aujourd'hui qu'elle aurait dû claquer à lui en rougir la joue, qu'elle aurait dû retentir jusqu'à l'étourdissement. Au moins elle aurait été quelqu'un, elle aurait existé. Au lieu de cela, le silence... À bien y réfléchir, cette indifférence était latente depuis déjà quelques temps, mais ce détachement face à ses frasques du jour sonnait comme une insulte, une humiliation, une injure, un outrage. Elle s'écroula sur son lit. Toute sa rage s'écoula en larmes, en sanglots et en poings serrés.

Lorsqu'elle reprit conscience, elle était vidée. Elle erra dans l'appartement, les yeux dans le vague, incapable de se

concentrer sur quelque chose. L'envie de tout casser était passée. L'amertume subsistait.

Elle se rappela le disque qui était dans son sac.

Elle l'inséra dans le lecteur, choisit une piste au hasard.

La voix de Paul Mac Cartney.

« *She's leaving home.* »

De ce jour, elle laissa filer sa vie. Bonne fille avec ses parents, élève modèle au lycée. Tout semblait revenu dans l'ordre.

L'année scolaire tirait sur sa fin. Elle attendrait patiemment les vacances. Grâce au comité d'entreprise de son père, elle avait la possibilité de partir deux semaines en Angleterre. Elle avait longtemps réservé sa décision. Elle n'aimait guère les grands raouts entre adolescents. Mais maintenant, elle était sûre de son choix. Elle écoutait beaucoup les Beatles. En classe, elle s'était prise d'une soudaine passion pour l'anglais, surprenant agréablement son professeur qui l'avait connue plus discrète. Les jours passaient, de plus en plus longs, de plus en plus lents, jusqu'à cette mi-juillet où elle monterait sur le bateau.

Pendant dix jours, elle supporta tout : ses camarades, les visites en troupeau, les veillées ennuyeuses à mourir, les blagues pas drôles, les crises de fou rire des uns, les crises de larmes des autres, les mesquineries, les rivalités amoureuses, les confidences futiles, le ciel changeant...

La date du retour approchait.

Le matin du onzième jour – c'était un mercredi – ses compagnes de chambrée se réveillèrent. Son lit était vide. Elle

n'avait rien laissé. Pas même un mot.

Elle avait tout préparé minutieusement. En pleine nuit, elle s'était levée, avait entassé ses affaires dans son sac, s'était habillée sans faire aucun bruit. Elle était sortie sur la pointe des pieds, puis avait couru jusqu'à la gare. Lors d'une précédente excursion elle avait pu s'informer des horaires et des destinations. Elle savait qu'à 5 h 54 un train partait pour Edimbourg. Elle avait choisi cette ville qu'elle ne connaissait pas à cause de la distance qu'elle voulait mettre entre elle et ce qu'elle considérait déjà comme son ancienne vie.

À partir de là commença son errance. Pas toujours facile la vie de fugitive. Heureusement, elle paraissait un peu plus que ses 16 ans. Elle se coupa les cheveux, de blonde devint brune. Elle comprenait et parlait passablement la langue de Mac Cartney. Elle trouva un travail dans un restaurant. Le patron n'était pas trop regardant, pas très généreux non plus. Elle ne pouvait pas se permettre d'être exigeante. Lui ne l'était que sur les horaires et le service. Pour le reste, il se débrouillait. C'était très bien ainsi.

Heureuse inconscience de l'âge : elle ne se préoccupait guère de savoir ce que sa fugue avait provoqué dans le groupe qu'elle avait quitté, ni chez ses géniteurs. C'était comme si en franchissant la ligne invisible qui sépare l'Angleterre de l'Écosse, elle avait tout laissé derrière elle ; comme si les vestiges du Mur d'Hadrien la protégeaient des invasions de son existence d'avant ; comme si son passé était rejeté dans les limbes de son histoire, révolu... définitivement.

Sa vie s'organisait. Elle se posa près de deux ans à Edimbourg sans que personne cherche à en savoir davantage sur elle. Elle avait su se faire discrète entre son travail et le studio qu'elle sous-louait dans la vieille ville, pas très loin du

château. Elle aimait beaucoup cette partie de la cité avec ses venelles à l'aspect encore moyenâgeux, ses pubs abrités derrière de forts murs en pierre où le billard et la bière étaient rois, la foule bigarrée qui s'y pressait pendant les quelques beaux jours, le parc et ses agiles écureuils gris à peine farouches. Par contre, elle mettait le moins possible les pieds dans la partie victorienne de la ville dont elle ne supportait ni les lourds immeubles suant de prétention ni les rues parallèles et perpendiculaires où tous les vents se donnaient rendez-vous pour chahuter les passants.

Elle avait quelques relations, peu d'amis. Elle ne les recherchait pas, ne les avait jamais recherchés. Un garçon traversa sa trajectoire pendant quelques semaines. Il s'appelait Darek, venait d'un petit village des environs de Cracovie. Il pouvait avoir son âge ou un peu plus. Il était paumé, gentil, secret. De lui, elle n'en sut guère plus. Ils étaient bien ensemble et ça lui suffisait. Elle aimait quand ils faisaient l'amour. C'est avec lui qu'elle découvrit son corps de femme, qu'elle apprit le plaisir reçu, donné, partagé. Il n'était que de passage. Un matin il s'en alla. Pour quelle destination ?... Son absence la troubla quelques jours, puis il se fondit dans ses souvenirs et elle l'oublia. Elle avait connu la jouissance. Pas l'amour.

Ce n'est qu'à sa majorité qu'elle décida qu'Edimbourg commençait à lui peser : le froid, la grisaille, la brume, le vent. Maintenant, elle ne craignait plus rien. Elle avait besoin de changer radicalement.

Ce fut Séville. Toujours son obsession de la distance !

D'emblée, la ville lui plut. Surtout le quartier de Triana où elle trouva à se loger. Elle adorait, le soir, lorsque la chaleur

retombait quelque peu, déambuler dans les rues bondées, se faire bousculer par des gens de tous âges, s'attarder aux terrasses, siroter quelques bières, s'asseoir en plein milieu d'une place pour écouter un joueur de guitare, longer le Guadalquivir, s'accouder au parapet d'un pont, saluer la Torre del Oro, deviner derrière des hauts murs les jardins de l'Alcazar. Elle avait soudain l'impression d'être transportée aux antipodes.

Le matin, elle travaillait dans une boutique de vêtements. En fin d'après-midi, elle vendait des colifichets pour touristes sous la protection tutélaire de la Giralda. Elle gagnait suffisamment pour vivre. Le soleil faisait le reste.

Le soleil et Federico. Ils s'étaient connus à la *Sonanta*, un de ces bars du quartier où l'on peut entendre du vrai flamenco. Ils se voyaient de manière irrégulière chez l'un ou chez l'autre. Leurs corps s'accordaient parfaitement. Ils vécurent ainsi un peu plus d'un an. Un jour de septembre, il lui annonça que d'ici une semaine, il partait à Madrid continuer ses études. Il ne lui proposait pas de le suivre. Elle n'en avait aucunement l'intention. Il n'y eut aucun drame. Elle commença cependant à s'interroger sur ce qui s'apparentait à une incapacité à aimer vraiment. Elle lui fut reconnaissante de lui avoir fait découvrir un autre Federico, Andalou comme lui, écrivain comme il rêvait de le devenir. De ce Federico García Lorca elle aurait pu tomber amoureuse, mais il était mort depuis plus d'un demi-siècle, fauché par les balles de la garde civile, jeté dans une fosse commune par ceux qui ne supportent ni l'audace ni la liberté. Et il n'aimait que les garçons. Elle, elle aimait ses mots, ses images, ses fulgurances. Il lui semblait qu'il pensait à elle lorsqu'il avait imaginé ce personnage somptueux et sombre, cette femme stérile, cette *Yerma* qui la fascinait tant.

Cela faisait quatre ans – elle venait d’en avoir 20 – qu’elle n’avait plus mis les pieds en France, qu’elle n’avait eu aucune nouvelle des siens, qu’elle ne leur en avait pas donné des siennes. Cet automne-là, l’idée germa en elle d’un retour vers sa ville natale, non comme l’enfant prodigue qui reviendrait au bercail – elle n’avait aucune tentation de repentance – plutôt comme une jeune femme curieuse de constater l’effet de son absence. Elle ne songeait même pas à revenir dans un des lieux où elle avait souffert de n’être qu’une sorte d’ectoplasme qu’on avait fini par ne plus voir. Non ! Elle rôderait simplement autour de son enfance, la reniflerait comme un animal trop tôt sevré, sachant qu’il n’y a pas de retour possible.

Au mois de janvier, elle dit adieu à Séville. Elle s’embarqua vers les brumes du Nord.

Celles de son passé.

À Montmartre, elle flâna longuement le long des rues et ruelles qui avaient été ses terrains de jeux. Inconsciemment, c’est par cercles concentriques qu’elle se rapprocha de l’appartement que sa mère avait loué après le divorce. Un jour, elle se trouva devant la porte de l’immeuble, fermée depuis que les concierges avaient été remplacés par des interphones. Elle regarda les noms. Au troisième étage gauche : M. & Mme Desnueys. Ce n’était pas celui qu’elle s’attendait à trouver. Elle hésita un moment. Finalement, elle ne sonna pas. À quoi bon ? Elle s’éloigna, un peu perturbée mais pas mécontente.

Le lendemain, elle se rendit à la mairie de l’arrondissement, à l’état-civil. Elle consulta les archives, un amas de papiers à la calligraphie appliquée pour les plus anciens. Elle en garda un dans sa main plusieurs secondes, le regardant

fixement, comme si elle ne comprenait pas ce qui y était écrit. Il portait, manuscrite, la mention « DÉCÉDÉE ». Le document n'indiquait pas la cause de la mort, seulement une date : le jour exact où elle avait quitté Edimbourg. Ce fut un choc, comme on en ressent chaque fois qu'on se trouve confronté à l'inattendu ; mais aucune larme, aucune émotion. Pas même le désir de savoir s'il s'agissait d'un accident, d'une maladie. Peut-être la peur de découvrir autre chose dont elle se sentirait coupable. Sans doute il valait mieux qu'elle en reste là. Une fois de plus, elle constata que son cœur était sec.

Ensuite, elle alla traîner du côté du XV^e.

Lui, elle n'eut pas besoin de le rechercher. Elle le vit au comptoir de son café habituel. Rien n'avait donc changé ! Elle s'installa à la terrasse pour l'observer. Il était devenu une loque, les vêtements froissés, mal rasé, à peine coiffé, la cravate pas nette, des cheveux blancs. Un moment, il se retourna. Elle croisa son regard creusé, ses cernes d'un gris violacé, inquiétants. Elle fut certaine qu'il ne la reconnaissait pas. L'avait-il seulement *vue* ? Il lui inspira davantage de dégoût que de pitié. Lorsqu'il passa près d'elle en titubant, elle le suivit des yeux. Ses jambes maigres le portaient à peine. Il s'éloigna... inexorablement.

Qu'était-elle venue chercher ? Avait-elle secrètement espéré quelque chose ? Pouvait-on aimer des fantômes ? Était-elle un monstre ?... Tant de questions...

Cette escapade parisienne ne l'avait réconciliée avec rien, surtout pas avec elle-même.

Elle préféra fuir de nouveau.

Pendant plusieurs années, elle ne revint pas en France. Pour autant, elle ne parvint à se fixer nulle part. Florence, Amsterdam, Budapest... À chaque fois, elle s'enthousiasmait pour la ville, pour le pays. À chaque fois son enthousiasme s'émuoussait au bout de quelques temps. À chaque fois, elle finissait par se lasser et s'en aller. À chaque fois, elle se demandait si elle était capable d'aimer vraiment : un lieu, un garçon, elle-même.

Alors qu'elle séjournait à Prague, elle reçut un courrier de l'Ambassade de France – une grande enveloppe à l'intérieur de laquelle on avait glissé une autre, plus petite, à en-tête d'une étude notariale située dans le XV^e arrondissement de Paris. Le tout était accompagné d'un mot signé d'un vague secrétaire expliquant que ses services avaient reçu cette lettre à son nom, aux bons soins des services consulaires pour transmission ; ce qui avait été fait. Elle ouvrit.

Un clerc de notaire lui signifiait que suite au décès et à l'inhumation de son père, il serait bon qu'elle se présentât chez Maître Granier afin de liquider la succession, qu'elle téléphone pour prendre rendez-vous, le secrétariat est ouvert de... Cette nouvelle la prit au dépourvu. Pendant toutes ces années, elle n'avait eu de cesse d'oublier l'auteur de ses jours, d'en effacer tous les contours, et voilà que, disparu, il se rappelait à ses souvenirs. Elle se rendit compte alors que ce fantôme l'avait constamment poursuivie. Paradoxalement, sa mort en faisait un être de chair dont elle pouvait enfin se libérer. Ce qui la choqua surtout dans cette lettre, c'était la trivialité de l'expression « liquider la succession ».

Une semaine plus tard, elle était à Paris.

C'est là que je la vis. J'arrivais de province où je vivais depuis ma naissance. J'avais senti le besoin, à bientôt 35 ans, de changer d'air. Une petite annonce, une opportunité, un entretien d'embauche, un emploi... Je débarquais dans la capitale. Je venais de dénicher un appartement. J'avais rendez-vous chez Maître Granier pour la signature. Comme à mon habitude, j'étais bien en avance. Il faisait beau. Je m'étais installé à la terrasse d'un café, juste en face de l'étude.

Lorsqu'elle se retourna avant de pousser la lourde porte cochère, je m'imaginai que c'est moi qu'elle regardait. À sa sortie, elle rayonnait. Elle traversa le boulevard et vint s'asseoir à la table qui jouxtait la mienne. Elle pivota légèrement pour faire signe au garçon. Son regard heurta le mien. Je lui souris. Elle me sourit.

J'eus la certitude qu'elle venait juste de me remarquer.

La prétention de penser que je ne lui étais pas indifférent.

J'avais encore un peu de temps devant moi.

La conversation s'engagea.

SAUVEUR

« Je crois que pour un fils, il est toujours nécessaire de voir son père, ne serait-ce qu'une seule fois dans sa vie. Moi aussi j'aimerais te voir. Je ne me suis pas remariée mais ne crains rien, cela n'arrivera jamais. »

Reinaldo ARENAS, in *Voyage à La Havane* (Lettre d'Elvia dans « Le Troisième voyage »).

Plus je tentais d'incruster le moindre détail de cette photo dans le fond de mes pupilles, plus ma perplexité s'accroissait. Un paysage, plus exactement un port : quelques bateaux – petits voiliers ou pêche-promenades – amarrés à des bouées sur une mer bleue et lisse ; un ciel clair émaillé de quelques nuages rosâtres ; un rivage de roches et de goémon, coupé par

une cale qui descendait vers le flot ; au premier plan, un rayon de soleil, très doux – une lumière de fin d’après-midi – caressait cinq ou six barques renversées. C’était elles qui attiraient le regard, leurs couleurs : une bleue dont on ne distinguait que la proue, une jaune, une verte, une blanche avec un liséré ocre et deux rouges à fond noir, chacune d’un côté du quai, comme des jumelles qui se seraient chamaillées. On aurait pu se croire en Irlande. Mon frère n’y avait jamais mis les pieds, je le savais. Dans tout ce fatras, ce cliché, somme toute banal, m’intriguait.

Ce fatras ! À vrai dire, le terme n’était pas tout à fait exact. Certes, l’appartement d’Ivan était loin de donner une idée précise d’ordre et de rigueur. De la vaisselle trempait encore dans l’évier ; elle commençait d’ailleurs à dégager une odeur déplaisante. Des revues et des livres s’entassaient sur la table basse du salon. Un journal encore ouvert recouvrait le fauteuil. Des paperasses jonchaient le bureau installé dans un angle, de toutes sortes : des morceaux de publicités, du courrier tout juste ouvert, des documents administratifs. Cela ne m’étonna pas. Autant que je pouvais m’en souvenir, Ivan n’avait jamais brillé par son sens du rangement. Plus jeunes, et cela pendant plusieurs années, jusqu’à ce que notre sœur aînée se marie, nous avons partagé la même chambre. Nous nous entendions bien, pourtant nous nous disputions régulièrement lorsque le futoir d’Ivan avait envahi tout l’espace et que j’étais obligé de soulever deux ou trois vêtements à la propreté douteuse avant de mettre la main sur mon classeur d’histoire-géo ou sur mon livre de mathématiques.

Il y avait cependant une exception : Ivan classait ses photos avec un soin méticuleux, quasi maniaque. On décelait, de ce point de vue, de l’entomologiste en lui. Elles étaient dispo-

sées dans des boîtes au format adéquat qu'il fabriquait lui-même : une par année. Dans chacune, les photos se suivaient dans un ordre chronologique strict. Au dos, Ivan avait noté la date, le lieu. Beaucoup de paysages, peu de portraits, le plus souvent des inconnus saisis à leur insu. Certains de ces clichés étaient très beaux. Ils révélaient un talent véritable, un sens de la lumière et du cadrage ; ainsi celui que je tenais à la main cherchant à y découvrir quelque chose qui ne s'y trouvait peut-être pas. Ce qui me troublait, ce n'était pas tant le sujet lui-même que le fait que, cette photo, je l'avais découverte en soulevant un journal de petites annonces, oubliée là, seule, abandonnée. Je l'avais retournée : ni lieu, ni date, un seul mot : « SAUVEUR ». C'était peu. Je m'étais armé de patience, avais vérifié le contenu de chaque boîte, cherché si ce paysage n'avait pas un petit frère, s'il n'y aurait pas d'autres clichés qui pourraient avoir un rapport avec celui-là, un indice quelconque qui permettrait de remettre cette photo à sa place. Un véritable puzzle où cette pièce ne se casait pas, comme si elle provenait d'un autre ensemble. Définitivement orpheline.

J'avais reçu, la veille, un appel téléphonique du voisin de palier d'Ivan. Inquiet de voir, depuis près d'une semaine, les volets constamment fermés, il était allé sonner à plusieurs reprises, avait tenté d'ouvrir, avait laissé des messages sur le répondeur, en vain. D'habitude, lorsqu'Ivan s'absentait, il lui laissait les clés. En définitive, il avait trouvé mon numéro dans l'annuaire et m'avait averti pensant que je pourrais davantage le renseigner. Il n'en était rien. J'avais tout lâché, m'étais précipité. Inutile de forcer la porte, je possédais un double des clés.

Je posai la photo sur le bureau et m'assis, essayant de

mettre un peu d'ordre dans mes idées. En entrant, j'avais ouvert les volets, et laissé les fenêtres béantes. Malgré tout, l'odeur de suri provenant de l'évier m'incommodait. Je me levai, ouvris le robinet d'eau chaude. M'activer un peu stimulerait mes neurones.

Ivan avait toujours été un peu à part. Ce n'était pas un rebelle, mais il avait du mal à mettre ses pas là où nos parents auraient aimé qu'il les mît. Il avait très vite arrêté ses études prétextant une incompatibilité d'humeur entre lui et l'université. Ça ne l'avait pas empêché de trouver du travail – à l'époque, c'était plus facile. Une banque dans laquelle il avait fait des suppléances deux étés de rang alors qu'il était lycéen l'avait embauché. Il gagnait correctement sa vie, ce qui lui avait permis d'assouvir ses deux passions : les voyages et la photographie. Pour cette dernière, il acquérait régulièrement le dernier cri du matériel disponible sur le marché qu'il revendait dès qu'une innovation technologique le rendait – à ses yeux – obsolète. Pour les voyages, c'était plus compliqué. Depuis tout petit il avait – sans qu'on parvînt jamais à discerner les causes profondes du mal – la phobie du bateau et de l'avion. Lorsqu'il était en quatrième, le collège avait organisé pour sa classe un séjour en Angleterre. Le jour où le professeur l'avait annoncé, il était rentré à la maison trempé de sueur et tremblant comme s'il avait de la fièvre. Crainte ? Honte ? Illusoire volonté de dominer sa peur ? Il avait prétexté un refroidissement. La veille du départ, il était tombé véritablement, physiquement, malade, pelotonné au fond de son lit, sa température avoisinant les 40 °. Le lendemain, après que le bateau eut quitté le port sans lui, il allait mieux. C'est pour cette raison que l'Irlande, c'était impossible. Une fois, profitant de la mise en service du tunnel sous la Manche, il avait passé une semaine en Grande-Bretagne. À son retour, il rechi-

gnait à en parler. Il disait que durant ces sept jours, il avait été constamment oppressé. Pour lui, une île, quelque grande qu'elle fût, n'était qu'un immense navire dont il se sentait prisonnier. Il ne pouvait circuler que par la route ou le chemin de fer. Cela réduisait son rayon d'action au continent européen. Peu importe ! Il y avait suffisamment à y découvrir.

Quand la vaisselle fut lavée, égouttée, essuyée, rangée, les remugles se volatilisèrent, l'atmosphère devint plus respirable. Je revins vers le bureau, remuai quelques papiers : un imprimé destiné à « MADAME ET MONSIEUR ». Pendant douze ans, Ivan avait été marié. Il avait épousé une collègue de travail avec laquelle il n'avait jamais eu d'enfant. D'ailleurs, assez vite, les relations entre eux s'étaient dégradées. Catherine était jolie, douce et discrète. Je l'aimais bien, mais elle gardait avec moi, comme avec tout le monde, une distance dont je n'ai jamais réussi à déterminer s'il s'agissait de timidité, de pudeur ou d'embarras. Un jour pourtant, elle s'était confiée : Ivan n'était pas à l'aise avec elle, et pas seulement avec elle, avec les femmes, toutes les femmes, comme s'il les craignait. Du moins, c'est ce qu'il lui semblait. Elle ne m'en dit pas plus. Ils avaient encore vécu ensemble quelques temps, puis ils avaient fini par divorcer, il y avait de cela trois ans. Je ne l'avais pas revue depuis lors.

Je me remis à fouiller. Je ne savais trop par où commencer. Pourquoi étais-je là ? Pour mettre de l'ordre ou pour chercher un signe qui me suggérerait où Ivan avait pu disparaître ? Il fallait procéder avec une certaine rigueur. Je décidai de jeter à la poubelle tout – tracts, publicités, journaux gratuits – ce qui envahit habituellement les boîtes à lettres sans qu'on n'ait jamais rien demandé. Une fois que ce fut fait, la place était un peu plus nette. Mais je n'avais rien démêlé encore. Le soir

approchait. Mes idées devenaient confuses. J'avais une famille qui devait m'attendre. Je laissai tout en plan. Je reviendrais le lendemain. La nuit porte conseil...

En fait, la nuit ne débrouilla rien. Je dormis peu. L'absence d'Ivan me l'avait rendu plus présent qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Nous habitions la même ville, pas très loin l'un de l'autre, mais nous ne nous voyions que très peu. Ma femme disait que le temps l'avait « oursifié » et que son divorce n'avait rien arrangé. Elle avait sans doute raison. Pourtant, nous avons été très proches. Par l'âge d'abord : il était mon aîné d'un an ; par les goûts également, celui des voyages surtout. Puis il est arrivé un moment où, pour de mystérieuses raisons, nos chemins avaient bifurqué, nos relations s'étaient distendues. Cela s'était fait sans drame, comme naturellement. Une partie de la nuit, j'essayai de revenir sur ce passé, de trouver l'événement, le grain de sable qui avait détraqué la machine. J'envisageai de nombreuses hypothèses. Aucune n'était pleinement satisfaisante.

Tôt ce matin-là, je me levai, presque fébrile. Je déposai les enfants à l'école puis passai au commissariat signaler la disparition de mon frère depuis au moins une semaine. Le policier de permanence m'écouta poliment, me posa quelques questions d'usage, nota ma déposition qu'il me fit signer. Mon frère était majeur et, a priori, sain d'esprit. Dans ces conditions, il y avait peu de possibilités d'action, il verrait tout de même, mais il était sceptique et préférait ne pas me donner de faux espoirs. Je compris que le jeune agent avait bien assimilé les quelques notions de psychologie que l'école de police lui avait inculquées. Je le remerciai et me dirigeai vers l'appartement d'Ivan, bien décidé à mener tout seul mon enquête.

Je m'attaquai aux documents administratifs que je classai

dans un dossier, puis au courrier qui consistait essentiellement en lettres impersonnelles proposant des voyages à prix cassé, du matériel photo incontournable, des abonnements assortis de cadeaux mirobolants. Une fois cela rangé, il restait sur le bureau la fameuse photo. Je la questionnai de nouveau. De nouveau elle refusa de me parler.

Je fis le tour de l'appartement, ouvris tous les tiroirs, vérifiai sous les piles de linge, dans les poches des vêtements. Rien ! Je revins dans le salon, pliai le journal, m'enfonçai dans le fauteuil, parcourus sans vraiment y prêter attention un des livres abandonné sur la table basse : un guide touristique quelconque. Rien entre les pages ! Pas plus que dans les autres ouvrages disséminés ici ou là que j'avais déjà feuilletés. Au moment de le reposer, je la vis. Elle devait être cachée sous l'opuscule, cette enveloppe qui maintenant me narguait.

Après quelques secondes d'hésitation, je regardai ce qu'elle contenait : trois lettres, toutes trois de la même écriture, toutes trois signées Isabelle. La première était datée de septembre 1996, la seconde de mars 1997, la dernière était bien plus récente : à peine deux semaines. Aucune n'indiquait l'adresse de l'expéditrice. Le cachet de la poste donnerait peut-être une indication. Peine perdue ! Ivan avait rangé les missives dans une vieille enveloppe siglée Sécurité Sociale. En les lisant, j'en saurais sans doute davantage. J'hésitais cependant : ces lettres ne m'étaient pas destinées. Est-ce que j'aimerais que quelqu'un – fût-ce mon frère – lise ma correspondance ? La situation était délicate, mais je finis par balayer mes scrupules. Après tout, je n'avais pas disparu sans laisser ne serait-ce qu'un message, un mot. J'étais à sa recherche, moi. Je menais mon enquête avec les moyens du bord. Je m'occupais de son appartement qu'il avait négligé en partant ;

encore heureux qu'il n'ait pas eu d'animal domestique !

Reprendre mon calme ! Je me donnai quelques secondes pour respirer. Je dépliai la première lettre.

Ivan,

Je ne sais trop comment débiter cette lettre. J'ai peur d'être maladroite, peur que tu ne me comprennes pas ou, plus exactement, que tu interprètes mal mes propos. Mais tant pis, il faut que je me lance, quitte à te blesser, à te faire du mal.

C'est vrai, depuis deux mois, je ne t'ai pas donné signe de vie et comme je ne t'ai jamais transmis mes coordonnées, tu ne pouvais pas me contacter ; pour peu que tu en aies eu l'envie. Sache seulement que ce week-end, le seul que nous avons passé ensemble, est pour moi – et pour plusieurs raisons, tu vas t'en apercevoir – un moment inoubliable. Je me souviens quand tu t'es arrêté sur le bord de la route. Je faisais du stop. J'étais partie de chez moi sur un coup de tête après une dispute avec mon mari. Ça arrivait de plus en plus souvent, pas de m'enfuir, de nous disputer. Tu t'es arrêté. Je suis allée où tu allais. C'était une petite station balnéaire dont j'ai oublié le nom, mais je crois que je ne l'ai jamais su, ça m'importait peu. Tu m'as dit de monter. Tu avais l'air d'un oiseau apeuré, aux aguets. Tu me regardais à la dérobée, comme si tu regrettais ton geste, que tu craignais que je te saute dessus pour te voler ton portefeuille. À te voir sur la défensive, je ne sais pourquoi, tu m'as touchée. J'ai sans doute senti en toi un frère en malaise, en mal-être, en insatisfait de sa vie. C'est moi qui ai amorcé la conversation. Petit à petit l'atmosphère s'est détendue. Tu profitais du week-end pour aller faire de la photo. Il faisait beau, la lumière serait belle. Je t'ai raconté je ne sais quelle histoire, que j'aimais partir à l'aventure pour me détendre d'un travail aux horaires trop contraignants. Le samedi et le dimanche étaient mes seuls espaces de liberté. J'en profitais. Tu m'as

cru, ou tu as fait semblant...

Finalement, nous avons passé toute la journée ensemble. Tu restais toujours un peu en retrait. J'ai fait les premiers pas. Je t'ai pris la main et j'ai senti la tienne légèrement crispée, mais tu ne l'as pas retirée. Plus tard, sur un rocher où nous nous reposions après une longue marche le long de la grève, je t'ai embrassé. Tu as eu l'air surpris, mais tu t'es laissé faire. Furtivement, ta main m'a caressé le dos. Tu as fait une dernière photo du port et je t'ai entraîné dans un hôtel que j'avais repéré à cause de son côté vieillot. Comme un couple tout ce qu'il y a de plus installé, nous y avons dîné et passé la nuit. Une nuit bien nichée dans mon corps. Tu étais délicat, un peu gauche. On aurait dit que tu avais peur de me casser. Il y avait bien longtemps qu'on ne m'avait pas fait l'amour avec une telle douceur.

Le lendemain a été du même tonneau. Le soir, tu devais rentrer. Moi aussi. Tu m'as avoué être marié. J'en ai fait de même. Tu m'as déposée à la gare. Tu m'as donné une adresse, pas celle de ton domicile, celle de ton travail. Je t'ai dit que je te contacterais, que je t'indiquerais un endroit où, toi aussi, tu pourrais m'envoyer de tes nouvelles. Le train est parti. Je t'ai regardé décroître sur le quai, de plus en plus petit, jusqu'à disparaître...

Je n'ai pas tenu parole. La routine a repris le dessus. J'ai parfois pris un stylo, un papier, j'ai commencé des lettres, je les ai jetées. J'avais un mari, une vie. Tu avais une femme, ta vie. Nous avions une nuit. Et si je t'écris aujourd'hui, c'est que je veux te dire une chose et te demander une autre, et ce n'est pas le plus facile.

Voilà Lundi j'avais rendez-vous chez mon médecin. Il a confirmé ce que mon corps me disait : je suis enceinte... de deux mois... Calcule un peu. Bien sûr tu me diras que mon mari... Il faut que tu saches qu'il est stérile, qu'il l'a appris il y a plus d'un an et que c'est même ce qui causait nos disputes comme s'il m'imputait à moi ce qu'il refusait d'accepter chez lui. C'est irrémédiable a dit le spécialiste. Quand je suis ren-

trée après mon examen, j'avais peur de sa réaction. Elle n'a pas du tout été celle que j'avais imaginée. Il était heureux. « Tu vois, a-t-il souri, la science peut se tromper. » Je me suis tue. J'ai réfléchi. Je continuerai de me taire. Pourquoi le détromper ? Je ne veux pas gâcher mon couple, ni le tien. J'ai voulu te prévenir cependant, et ce sera notre secret, celui que nous partagerons le reste de notre vie. Ça peut te paraître romantique, démodé, suranné, que sais-je?... Il ne faut pas que tu cherches à en savoir plus. S'il te plaît, si tu as encore un peu d'amour pour moi...

Tu penseras peut-être que je suis une salope, que tout était délibéré, que mon seul but était de me faire faire un enfant, peu importe par qui. Je te jure que non. Tu sais, il y a d'autres moyens pour cela. Ces deux jours, je t'ai aimé, je continue de t'aimer et tout l'amour que je ne peux pas te donner, il sera pour ton fils ou ta fille.

Excuse-moi.

Sois heureux

Il me fallut quelques temps pour digérer toutes ces informations. Groggy dès le premier round. On l'aurait été à moins. Ivan à qui les femmes faisaient peur...

Il restait deux lettres. Je me jetai sur la seconde comme on se jette dans une eau glacée parce qu'il n'y a pas d'autre solution. Elle était bien plus brève.

Ivan,

Il est né. Ton fils est né hier. C'est un garçon (c'est bête de dire ça !). Je trouve qu'il te ressemble déjà. Mon mari, lui, prétend que c'est tout son portrait. Je ne le détrompe pas. Je l'ai appelé Sauveur, en souvenir de notre week-end. Je me suis rappelé le nom de l'hôtel – aussi vieillot

que le bâtiment – « Saint-Sauveur », « Hôtel Saint-Sauveur » ! Mon mari pense que c'est un prénom désuet. Pour moi c'est le plus beau du monde. Il a voulu lui en accoler un autre. Pourquoi ne pas lui accorder ce plaisir ? Nous avons choisi Ivan, comme... mon beau-père, plus de ce monde hélas, d'une authentique famille russe. Excuse-moi de ne pas entrer dans les détails.

Ton fils réclame sa maman. Il a soif, je crois.

Je l'aime en double, mon Sauveur.

Ça s'arrêtait là.

Longtemps je me suis demandé comment interpréter la dernière phrase.

La troisième lettre était d'une écriture plus posée, plus mûre également ; d'un format différent des deux autres. En la dépliant, je m'aperçus que tout le bas du papier avait été grossièrement découpé, comme dans l'urgence.

Ivan,

Tu dois trouver curieux que je t'écrive après un si long silence. J'ai bien essayé plusieurs fois, mais, à quoi bon, je n'y arrivais pas. Je ne sais même pas si cette lettre te parviendra et si elle te parvient comment tu réagiras. Il peut se passer tant de choses en dix ans. Peut-être tu as déménagé, peut-être tu as changé de travail, peut-être tu as tout oublié, peut-être tu as des enfants, peut-être tu es heureux comme tu es, peut-être je m'introduis dans une vie où je n'ai plus aucune place, peut-être... je pourrais continuer longtemps.

Moi, je suis veuve depuis un an. Le mot est brutal. Pas pour moi. Pour autant, je ne suis pas une veuve joyeuse, pas triste non plus. Les

dernières années, la vie avec mon mari était devenue difficile. Il ne m'a rien dit, mais je crois que, pour le petit, il a eu des soupçons... et puis, il est tombé malade. Plus exactement, il était déjà malade lorsqu'il s'est décidé à consulter. Ensuite, ça n'a pas traîné. Maintenant, je me retrouve seule avec notre fils. Je lui ai parlé. Il n'a que dix ans mais suffisamment de finesse pour comprendre certaines choses.

Je voulais juste te dire, et j'arrêterai là, que dernièrement, il m'a confié et ça m'a fait bizarre : « Tu sais maman, mon père me manque ! ». D'habitude, il disait « papa ».

Je suis toujours ton Isabelle, une Isabelle que tu peux, si tu le désires, contacter à l'adresse suivante.

Et c'est à cet endroit que le bord du papier faisait des dentelures irrégulières comme la lame d'une scie qu'on aurait trop utilisée.

Pendant quelques minutes, je demeurai immobile. Je ne sais pas si je réfléchissais, mais je crois que je venais de saisir plusieurs choses :

Qu'il était désormais inutile que je poursuive mes investigations sur la disparition d'Ivan, puisqu'il n'avait pas véritablement disparu.

Que je pouvais laisser l'appartement tel qu'il était. Si Ivan y revenait et que tout était en ordre, il râlerait, comme il le faisait lorsque nous partagions la même chambre. Parfois, harassé de ne mettre la main sur mes affaires qu'après avoir déplacé les siennes, il m'arrivait de ranger son foutoir. Il piquait une rage parce qu'il ne s'y retrouvait plus.

Que la photo qui m'avait intrigué au départ garderait une partie de son mystère et que c'était peut-être mieux comme

cela. En tout cas, j'avais raison, ce n'était pas l'Irlande.

Qu'elle devait avoir des petites sœurs. Sans doute Ivan les avait emportées.

Qu'il avait oublié celle-ci – ou qu'elle était tombée – dans l'affolement du départ. Ou avait-il voulu laisser un indice ?...

Que, si Ivan se retrouvait père, je me voyais promu au rang d'oncle avec dix ans d'ancienneté.

Et surtout, surtout,

Qu'il me fallait imaginer Ivan heureux.

LA MÉTÉO JOUE AU YOYO

Vendredi – Lorient.

Sur le quai de la gare, Chloé s'aperçut qu'elle avait gardé ses lunettes de soleil. Lorsqu'elle était montée dans le wagon, près de quatre heures auparavant, à Montparnasse, il avait beau être tôt, la capitale se réveillait sous une voûte d'azur et d'or. On était maintenant en toute fin de matinée et un léger voile recouvrait le ciel lorientais. Pas suffisamment pour masquer la lumière du jour ; assez pour que des verres fumés ne lui soient pas d'une grande utilité. Cela signifiait que ces lunettes, elle les avait eues sur le nez pendant tout le trajet. À peine avait-elle rejoint sa place – un coin fenêtre au milieu de la voiture 16 – elle s'était senti glisser dans une semi inconscience. Elle se souvenait, quand le convoi s'était ébranlé, d'avoir vu défiler un mur où se superposaient inscriptions et dessins divers. Elle s'était dit que l'esthétique de la laideur avait un bel avenir. Et puis, plus rien. Tout au long des quelques cinq cents kilomètres qui séparent Paris de Lorient, elle avait dormi. Profondément. Ce n'est qu'à l'approche

immédiate de la cité morbihannaise qu'elle s'était réveillée. Instinctivement. Comme si l'air marin s'était infiltré dans le wagon. Cinq minutes d'arrêt : le temps de rassembler autant que faire se peut ses esprits et ses bagages. Elle descendit. Un coup de sifflet acheva de la mettre sur les rails de la réalité. Le train continuait vers Quimper.

Pas de doute, elle avait besoin de ces trois jours de repos que, contre l'avis de toute son équipe, elle s'était octroyé en pleine campagne électorale. Plus d'un mois qu'elle était sur la brèche : meetings, distributions de tracts sur les marchés ou aux grilles des usines, porte-à-porte d'un pavillon de banlieue à son jumeau, d'une grise cage d'escalier à une triste cage d'escalier, réunions tardives. C'était la première fois qu'elle se présentait à un scrutin local. Elle savait que ses chances de victoire étaient limitées mais jusqu'alors elle avait foncé avec tout son enthousiasme de jeune trentenaire. Ses amis comptaient sur elle pour forcer le destin. Son sourire, son charme, son naturel opéraient sur le terrain. Cela se traduirait-il dans les urnes ? Rien n'était moins sûr ! Souvent citoyen varie...

Sans en référer à personne, en début de semaine, dévolu jeté sur l'île de Groix, elle avait réservé un aller-retour pour un week-end de trois jours. Adolescente, elle y avait passé une merveilleuse journée avec son petit ami de l'époque, rencontré au camping de Larmor-Plage où lui aussi végétait flanqué de ses parents. Un ou deux clics et la navette entre le continent et l'île acceptait qu'elle foule son pont supérieur le vendredi en début d'après-midi et le dimanche à dix-sept heures. Quelques clics plus tard, c'était un hôtel au confort acceptable – du moins sur l'écran – qui lui offrait le gîte pour deux nuits. Son staff de campagne avait été placé devant le fait accompli. Hors de question pour elle de modifier ses plans.

Elle s'engouffra dans le premier taxi libre, annonça « L'embarcadère pour Groix ! » et se laissa conduire. Une heure plus tard, après avoir avalé sa ration de véhicules et de passagers, le *Saint-Tudy* appareillait pour une croisière de trente minutes.

La mer était calme ; Chloé détendue.

Vendredi – Groix.

De nouveau, un quai. Elle descendit parmi les derniers, se donnant l'illusion de prolonger ce moment où la mer se referme sur le navire, l'enveloppe de tout son corps. Moment tenu en l'occurrence tant l'île est proche du continent. Elle attendit sur la jetée, ne se lassant pas de regarder les allers-venues de voitures et de personnes qui se croisaient. Elle ne voulait pas se mêler à la foule. Elle espérait que tout ce monde se disperserait. Elle pourrait alors jouir de sa propre solitude. Mais il fallait vraiment fermer les yeux, se boucher les oreilles, pour, l'espace d'un instant, se penser atteint du syndrome de Robinson. Enfin, le ferry manœuvra, pivota sur lui-même dans l'espace étroit du port, pointa son nez vers l'océan et s'éloigna en direction de Lorient. L'agitation s'était réduite aux déambulations de quelques quidams, pêcheurs ou plaisanciers, qui profitaient de la douceur de cette fin de printemps. Chloé se mit en route vers les terrasses à demi vides en ce début d'après-midi, se renseigna à l'office de tourisme et enfila la rue qui grimpait pour rejoindre le plateau central de l'île.

Son hôtel était un peu plus haut, pas très loin de l'église, à l'angle d'une placette où quelques parents surveillaient leur progéniture qui profitait du manège installé là. Sa chambre

donnait sur un coin de jardin, à l'arrière du bâtiment. Simple, mais confortable : la photo n'avait pas menti. En se penchant par la fenêtre, elle découvrit le thon en fer forgé qui joue les girouettes au sommet du clocher. Elle entendait, feutrée, une douce musique qui tourbillonnait ponctuée de rires enfantins. Elle s'installa, prit une douche, se changea. Le ciel avait gardé son voile, mais la température incitait à la promenade. Elle choisit un jean, tout ce qu'il y a de plus classique, un tee-shirt clair sans aucune inscription – elle détestait être transformée en femme-sandwich –, laissa ses cheveux d'un brun soutenu libres de toute attache. Depuis quelques temps, elle ne les avait pas coupés et ils bouclaient à leur pointe, formant de petites vagues qui lui chatouillaient agréablement le cou. Un dernier regard dans la glace. Ses yeux marron ressortaient dans son visage un peu trop pâle de citadine. Elle ne se maquilla pas. La nature appelait la nature. Elle choisit un cardigan qu'elle n'enfila pas et sortit. Depuis son petit-déjeuner, tôt le matin, avant de filer à la gare, elle n'avait rien avalé, mais elle n'avait pas faim sinon de grand air et d'espace. Le soir elle n'en aurait que plus d'appétit.

Elle suivit une ruelle qui menait à une petite crique séparée du port par une pointe rocheuse. Quelques personnes se doraient sur le sable. Aucune ne se risquait dans l'eau, pourtant engageante vue de haut. Elle emprunta le sentier qui longeait la falaise.

Jusqu'alors, prise dans le mouvement, elle ne s'était guère donné le temps de penser. Le calme soudain, la solitude, la douce houle qui agitait à peine les flots, le rythme lent de la marche remirent son esprit en action. Pour la première fois depuis qu'elle avait ouvert les yeux alors que le jour se levait à peine, elle se retrouvait face à elle-même. Malgré tout son

bonheur d'être là, de respirer enfin, elle ne parvenait pas à vivre pleinement ce moment. Il lui remontait des relents de remords. Avait-elle eu raison de laisser l'équipe qui lui faisait confiance se dépêtrer en son absence ? Certes, ce ne serait que trois jours, mais pour remuer l'opinion, ne fallait-il pas s'y frotter à temps complet ?... Était-ce d'avancer comme sur une passerelle tendue entre la terre et la mer, la voie entre sa liberté et ses engagements était étroite. Ne devrait-elle pas, comme le ferry tout à l'heure, faire demi-tour, revenir à son port d'attache ?... Et puis, il y avait lui qu'elle avait à peine eu le temps de voir ces dernières semaines. Comprendrait-il cette escapade en solitaire ? Déjà que...

Heureusement, elle arrivait à Port-Lay. La quiétude de ce havre miniature où quelques bateaux multicolores dormaient en attendant la prochaine marée déteignit sur elle. Ses doutes se dissipèrent. Elle abandonna sans vergogne tous ses possibles regrets dans le fond de cette baie. C'est avec une sérénité retrouvée qu'elle revint vers le village. Elle dîna sur le port d'un peu original mais copieux plateau de fruits de mer accompagné d'une bouteille de muscadet qu'elle ne termina pas, fit une station au *Ty-Beudeff*, ce bistrot connu de tous ceux qui naviguent... et des autres, ne s'y attarda pas. La fatigue s'abattit sur elle sans crier gare. Le vin blanc y était peut-être pour quelque chose. Elle remonta jusqu'à son hôtel. Il lui sembla que le vent s'était levé. Son cardigan ne la protégeait guère de la fraîcheur du soir. Plusieurs semaines qu'elle ne s'était pas couchée aussi tôt, endormie aussi rapidement.

Samedi – Groix.

Elle fut réveillée par un mugissement. Elle jeta un œil à sa montre qu'elle avait posée sur la table de chevet. Près de

huit heures trente. De nouveau un mugissement suivi d'un sifflement étrangement modulé. Quelque part, un volet claqua. Chloé ouvrit les siens. Une rafale la gifla, ébouriffant ses cheveux. Il ne pleuvait pas. Pas encore. Le ciel servait de champ de courses aux nuages. Elle se hâta de refermer la fenêtre, se défit de son pyjama. Dans la salle d'eau, elle s'attarda devant le miroir. Elle se trouva le visage plus reposé. Pas de maquillage aujourd'hui non plus. Une douche. Un rapide coup de peigne. Elle se vêtit de la même façon que la veille. Simplement, au lieu du cardigan, elle prit un pull plus épais. Pour descendre au petit-déjeuner, elle se contenta de le nouer autour de ses épaules. Dehors, le vent venait se cogner aux arêtes du toit.

Lorsqu'elle sortit, il lui fallut se tenir au chambranle de la porte tant elle fut surprise par la force de la bourrasque. Elle entreprit d'aller jusqu'au port. Dans les bassins, les pontons ondulaient entraînant dans leur danse les voiliers qui y étaient amarrés. Des paquets d'écume explosaient contre la jetée. L'air était saturé d'embruns. Au-delà de la digue, la mer mousait verte et blanche. Le continent n'existait plus. Peu de monde sur les quais, encore moins aux terrasses. D'ailleurs la plupart n'étaient même pas installées. Ça et là, des papiers virevoltaient comme des papillons désemparés.

Chloé renonça à la promenade envisagée en direction des Sables Blancs. La pluie s'était mise à tomber. Quelques gouttes, en éclaireuses, qui en annonçaient d'autres. Elle remonta la rue principale. Elle y avait repéré un café-librairie dont le nom – *L'Écume des Jours* – s'accordait à ce début de journée et à son prénom. Elle poussa la porte, la referma vite derrière elle.

Une île dans une île. Rien que le bruit des pages qu'on tour-

nait, du café qui passait, des gens qui chuchotaient. Un refuge. Dans le fond, quelques personnes déambulaient entre les rayons, prenaient un livre, le soupesaient parfois, le feuilletaient, le remettaient en place, ou alors le gardaient, et revenaient s'asseoir. Derrière le bar, une femme préparait un plateau d'infusions diverses. Toutes les tables étaient occupées. Près de la vitrine, un homme sirotait une bière en parcourant le journal de la veille. Celui du jour n'était pas arrivé. Une place semblait libre sur la banquette, près de lui.

- Je peux ?

Il leva les yeux, acquiesça d'un mouvement de tête et se replongea dans l'article dont elle avait interrompu la lecture. Elle commanda un thé qu'elle aimait le plus naturel possible et, machinalement, entreprit de remettre un peu d'ordre dans sa coiffure.

- Ne vous donnez pas cette peine. À peine dehors, tout sera à refaire.

Il la regardait maintenant. Ses yeux souriaient. Le journal était sur la table, ouvert à la page météo. Une Bretagne aux trois-quarts ensoleillée semblait narguer Chloé.

- Changement de temps, hein ? Je ne m'y serais pas attendue.

- Vous savez, ici, la météo joue au yoyo... Vous ne venez quand même pas de débarquer ?

- Non, je suis arrivée hier après-midi.

Une serveuse qu'elle n'avait pas encore repérée, peut-être la fille de la maison, même sourire que la femme du bar, déposa devant elle une tasse et une théière. Elle laissa infuser un moment avant de verser le liquide fumant.

- À la vôtre !

Il souleva sa chope, but une gorgée.

- À la vôtre !

Elle saisit la tasse par son anse, la porta à ses lèvres, aspira une gorgée du liquide encore brûlant. Elle dut faire une drôle de grimace car elle le vit qui souriait.

- Ne prenez pas de risques. Pendant que votre thé refroidit, dites-moi ce qui vous amène ici.

Alors, elle lui raconta son trajet de la veille, sa promenade, sa nuit à l'hôtel, son réveil étonné. Elle était venue se reposer après quelques semaines d'intense activité *professionnelle*.

Elle n'en dit pas plus. Après tout, elle ne le connaissait pas.

À son tour, elle l'interrogea. Il habitait l'île, possédait un petit bateau, pêchait quand la mer s'y prêtait, venait se réfugier à *L'Écume des Jours* de temps à autre. Un endroit qu'il aimait bien.

Lui aussi restait dans une prudente expectative. Après tout, il ne la connaissait pas.

- Au fait, je m'appelle Chloé.

- Moi, c'est Pierrick... Colin, ç'aurait été trop beau !... Vous avez des projets pour la journée ?

- J'avais celui de me balader le long du sentier, de me baigner aux Sables Blancs. J'y ai renoncé.

De sa main, elle essuya la buée qui obscurcissait la vitre. Les rares passants, engoncés dans leurs vêtements de pluie, s'arc-boutaient pour se protéger du vent.

- Si vous le désirez, j'ai ma voiture... Pas grand-chose à

faire... Difficile de pêcher aujourd'hui... Je peux vous faire visiter l'île. Vous verrez, ce n'est pas très grand. Pas les conditions idéales, mais bien couverts...

- Pourquoi pas ?...

Chloé se leva. Il en fit de même, paya les deux consommations. Il lui tint la porte. Un courant d'air traversa la boutique.

Il la conduisit dans tous les secteurs de l'île, s'arrêtant çà et là pour une petite marche lorsqu'une éclaircie se profilait. Au fur et à mesure des heures, la pluie s'était transformée en crachin plus léger. De toute la journée, ils ne parlèrent guère d'eux. Au détour d'une phrase, elle apprit qu'il aurait bientôt trente-cinq ans. Ce fut à peu près tout. Il était assez grand, avait un visage plutôt agréable, des cheveux blonds, sans doute décolorés, ou alors c'était le sel et le soleil... quand il y en avait. Elle sentait chez lui la force physique de celui qui vit au grand air, mais aussi une fragilité que traduisait la distance qu'il maintenait entre lui et elle, entre lui et lui.

Le soir venu, ils dînèrent ensemble. Il insista pour régler l'addition. Peu de monde au *Ty-Beudeff*. Les gens terrés chez eux, ou sur leurs bateaux, à l'abri. Elle insista pour payer les boissons. Vers minuit, il la raccompagna jusqu'à son hôtel. Ils se dirent bonsoir en s'embrassant sur les joues. Deux adolescents empêtrés dans leurs corps. Au dernier moment, il eut un geste, comme s'il voulait la serrer dans ses bras. Mouvement avorté. Il fit demi-tour. Un bruit de moteur. Chloé se retrouva seule, légèrement troublée.

Cette nuit-là, elle eut du mal à trouver le sommeil. Le vent n'était pas l'unique responsable.

Dimanche – Groix.

Au petit-déjeuner, Chloé eut tout le temps de méditer sur la journée de la veille. De l'île elle avait maintenant une vision globale, de la pointe des Chats à celle de Pen Men sans oublier celle du Grognon avec son fort désaffecté, de la plage convexe des Grands Sables au port Saint-Nicolas, du village bleu de Locmaria à la chapelle de Quelhuit où ils s'étaient abrités d'une averse. C'est cependant le Trou de l'enfer qui l'avait le plus impressionnée, cette faille dans la falaise où les vagues roulent en un bruit qui se répercute le long des parois. Avec les bourrasques, avec une houle creusée comme un chaudron de sorcière, ce n'était plus un bruit, mais un vacarme, une apocalypse d'où elle n'aurait guère été surprise de voir surgir des diables ricanants. Le même vacarme – mais tout de silence – s'était déclenché au fond d'elle-même. Que faisait-elle là dans l'humidité croisée des embruns et du crachin ? Que faisait-elle là auprès d'un quasi inconnu qui lui parlait légendes et naufrages ? Que faisait-elle là alors qu'à Paris ses camarades auraient eu besoin d'elle pour discuter, polémiquer, convaincre dans les cages d'escalier ou sur les trottoirs ? Que faisait-elle là alors qu'un autre s'angoissait peut-être de ne savoir où elle était ? Que faisait-elle là ?... Mais elle se sentait bien, respirait et avait près d'elle ce Pierrick qu'elle écoutait par-dessus le vent et pour lequel elle sentait monter quelque chose d'indéfinissable, quelque chose qui posait un sourire sur son cœur, quelque chose qui faisait tressaillir ce qu'elle avait de plus secret. Quelque chose qu'elle ne s'avouait pas. Quelque chose, elle le savait maintenant, qui avait à voir avec le désir.

Pourtant de toute cette longue journée passée ensemble, rien d'intime n'avait été lâché. Il ne lui avait pas parlé de lui,

n'avait pas posé de questions sur elle. Tant mieux peut-être : elle vivait ces quelques jours comme une parenthèse avant laquelle il n'y aurait eu qu'un grand blanc, après laquelle, un point d'interrogation. De son côté, elle n'avait guère été curieuse. Deux tortues, chacune réfugiée dans sa carapace. Seule en sortait, timidement, la tête. Deux tortues immobiles. Qui sait ce qu'une tortue cache sous son aspect minéral ?

Dimanche. L'après-midi, elle repartirait. Le soir, Paris de nouveau, son agitation, son excitation, ses réunions. Le tourbillon la reprendrait. Cette parenthèse ne serait bientôt plus qu'un îlot sans importance perdu dans l'océan des joies et des tracasseries quotidiennes. Sa valise était déjà prête. Il lui suffisait de la descendre, la ranger dans le petit débarras du rez-de-chaussée spécialement aménagé pour cela. Avant l'heure du départ, elle viendrait la chercher et adieu Groix.

Lorsqu'elle s'approcha du comptoir pour régler les deux nuits qu'elle devait, la réceptionniste la regarda, interloquée :

- Vous n'êtes pas au courant ?

- De quoi ?... J'aurais dû être au courant de quelque chose ?...

- Ben ! C'est la tempête... Pas de liaison avec Lorient : le vent, la marée, les courants... Trop dangereux. Hier déjà !...

Chloé avait bien entendu les vagissements furieux du vent mais y avait prêté moins d'attention que la veille. Presque une habitude. Et, surtout, l'esprit occupé par autre chose.

- Mais... Je dois être à Paris cette nuit... On m'attend !

- Je crains que vous soyez bloquée ici... Vous pouvez téléphoner si vous le désirez.

- Merci !... Merci !... J'ai mon portable... Excusez-moi.

Comment n'y avait-elle pas songé ? Effectivement, hier, déjà !...

Chloé s'éloigna quelque peu. Oui, il fallait qu'elle prévienne. Non, elle ne devait pas s'affoler. Elle resterait une nuit de plus. L'hôtel n'affichait pas complet... Et si la tempête ne se calmait pas ?... Si elle durait plusieurs jours ?... Coincée... Elle serait coincée sur ce petit bout de terre... Peut-être que... Elle ne savait plus si elle devait s'en désoler ou s'en réjouir. Elle ne savait plus où elle en était. Elle ne savait même plus où elle avait bien pu mettre ce foutu téléphone portable. Au départ de Paris, elle l'avait éteint. Pas rallumé depuis. Volontairement. Trois jours, coupée du temps. Trois jours, coupée du monde. Elle finit par l'extirper du fond du sac où il sommeillait.

La porte de la réception s'ouvrit. Une silhouette dégoulinante. Une voix qu'elle connaissait, déjà entendue. Attendue.

- Je vous embarque. Venez.

Même pas le temps de réfléchir. Le téléphone replongea dans le sac. Elle paya ses deux nuits, récupéra sa valise. L'être mi-chair mi-liquide qui lui ouvrait le passage s'empara de son bagage. Elle le suivit jusqu'à son véhicule, de l'autre côté de la placette. Le temps d'y arriver : mouillée à s'essorer soi-même. Il se mit au volant, lança le moteur.

- Chez moi, ce sera mieux pour vous... Moins cher aussi.

Avec ses cheveux qui lui collaient au visage, ses vêtements qui brillaient d'humidité, il semblait sortir d'une des légendes qu'il lui racontait la veille. Un de ces personnages mystérieux aux pouvoirs surnaturels. En plus souriant.

Chez lui, ce n'était pas très loin. Une petite maison de

pêcheur dans laquelle ils se précipitèrent. La porte refermée, on y était bien.

- Excusez le kidnapping... Je suis descendu au port ce matin. Un spectacle !... Pas besoin de me renseigner : vous ne pourriez pas partir. Une chambre d'hôtel, ce n'est pas très drôle... Je vous offre l'hospitalité. Mettez-vous à l'aise... Demain, si ça se trouve, ça ira mieux. Vous savez, ici la météo...

- ... joue au yoyo. J'ai pu le constater.

Deux rires joyeux réchauffèrent l'atmosphère.

- Bon ! Ce n'est pas très grand. Vous n'avez qu'à vous installer dans la chambre. Moi, je me débrouillerai... Le canapé est convertible.

Il n'y avait même pas à discuter. Elle se dirigea vers la pièce qu'il lui désignait. Elle allait d'abord se changer, mettre des vêtements secs. Elle aurait tout le temps de réfléchir après.

Pantalon près du corps, chemisier blanc, sweat-shirt à rayures multicolores. Elle s'était recoiffée, légèrement maquillée. Elle était radieuse. Lui avait toujours l'air d'un chien mouillé. À son tour, il prit possession de sa chambre, pour quelques minutes seulement jura-t-il. En l'attendant, Chloé fit le tour du salon : canapé, table, chaises. Moderne et de bon goût. Un poste de télévision accouplé à un lecteur de DVD, un ordinateur relié à une imprimante dernier cri donnaient la touche *jeune homme de son époque*. Des livres, certains en tas, à même le sol, d'autres plus ou moins rangés dans une bibliothèque. Aux murs, des photos, très belles : elle y reconnut, sous des ciels différents, plusieurs endroits où ils étaient passés la veille. Une autre porte jouxtait celle de la chambre. Décorée : des poissons, des sirènes, des

hippocampes, découpés dans du papier coloré ; un prénom joliment calligraphié : Morgana ; juste en-dessous, une écriture enfantine : « Mon chez moi de chez papa ».

Lui aussi s'était changé. C'était comme deux êtres nouveaux qui s'installèrent dans le canapé et commencèrent à craqueler leurs carapaces. La pêche, pour lui, n'était qu'un hobby. Sa passion était la photographie. Celles qui décoraient son salon étaient de son cru. Certains de ses clichés illustraient des ouvrages sur Groix qu'il lui fit feuilleter. Il lui en montra d'autres. Uniquement des paysages : de la roche, de la végétation, du sable ocre, blanc, jaune, une mer plate, une mer houleuse, une mer déchaînée, un ciel bleu, un ciel nuageux, un ciel d'orage, un ciel gris, une maison çà et là. Elle les regardait, fascinée.

- Très parlantes, tes photos.

- Parlantes ? Ce ne sont que des photos, même pas retouchées.

- Oui, mais, c'est... je ne sais pas comment dire... Comme si, oui, comme si le paysage était vu à la fois de l'extérieur et de l'intérieur. Tu comprends ? Tes photos, elles ont une... épaisseur. C'est ça ! Une troisième dimension.

- Peut-être...

Il y avait dans ce « peut-être » suspendu en l'air, mais aussi dans ses yeux, une constellation de points d'interrogation. Elle le laissa poursuivre. Divorcé. Sa femme vivait à Larmor-Plage, près de Lorient. C'est elle qui avait la garde de leur fille, Morgana, sept ans bientôt. Il devait l'avoir avec lui pour le week-end. La veille, il était allé l'attendre sur le port. Pas de bateau. C'est alors qu'il s'était réfugié à *L'Écume des Jours*. Le reste, elle connaissait... Elle lui parla de Paris, de

son métier d'animatrice pour jeunes en réinsertion, de son goût pour la littérature, pour la musique qu'elle tenait de ses parents, comme son prénom : Boris Vian, évidemment. Elle n'évoqua pas sa candidature, se tut sur sa vie sentimentale. À force de se fendiller, les carapaces finirent par perdre leur étanchéité. Des doigts s'effleurèrent. Deux mains se touchèrent, se prirent, se serrèrent. Deux lèvres se rapprochèrent. Deux corps s'emmêlèrent.

Lorsqu'ils se détachèrent, quelques minutes plus tard, les vêtements étaient froissés, les chevelures ébouriffées. Il alla ouvrir la porte, pour voir. La pluie avait cessé. Le ciel était encore chargé, mais les nuages semblaient courir un peu moins vite. Il lui chuchota quelque chose à l'oreille. Elle acquiesça d'un sourire. Ils se munirent chacun d'un ciré, grimperent dans la voiture, et hop !

Peu après, ils étaient devant le trou de l'enfer où les diables poursuivaient leur sabbat. Pour s'entendre, ils étaient obligés de hurler. D'une voix qu'il voulait solennelle, il commença :

- Hier, ici même, j'ai voulu t'embrasser... Je n'ai pas osé... Aujourd'hui, devant tous les démons, maîtres de ce lieu, je jure que j'ai eu tort !... Que le gouffre m'avale, que la vague me déchiquète si je mens !

Rien ne se passa. Ce fut au tour de Chloé :

- Hier, ici même, j'aurais voulu que tu m'enlaces, j'aurais voulu que tu t'ensauvages, que tu me déshabilles, que tu déchires mes vêtements... Mais tout était si froid...

Elle éclata de rire, se jeta dans ses bras et ils restèrent longtemps, comme une statue bicéphale, à se protéger mutuellement des assauts du vent et de la solitude.

Ils refirent le même chemin que la veille, s'arrêtant aux mêmes endroits, sacrifiant au même rituel, jusque devant l'hôtel. Cette fois-ci, au moment de l'étreindre, il ne se déroba pas. Ils avaient conjuré le sort.

Ils revinrent chez lui. Les éléments semblaient s'apaiser.

Cette nuit-là, Chloé dort peu. Le vent n'y était pour rien. Ni un désir inassouvi.

Lundi – Groix.

Au réveil, elle eut un mouvement de panique. Où se trouvait-elle ? Il lui fallut quelques secondes pour que tout se remette en place. La pièce flottait dans la pénombre. Un léger rai de lumière tombait sur la place vide à côté d'elle. Moment d'effolement de nouveau, jusqu'à ce qu'elle entende un bruit dans la pièce contiguë. Alors, elle se leva, étira tous ses membres délicieusement endoloris, enfila un long tee-shirt qui lui arrivait à mi-cuisse. C'est dans cette tenue, les cheveux bouclant joyeusement autour de son visage, qu'elle rejoignit Pierrick dans le salon. Il avait eu le temps d'aller jusqu'à la boulangerie et de préparer la table du petit-déjeuner. Le volet était ouvert. Quelques nuages paresseux traversaient un ciel presque dégagé. La cime des arbres dodelinait encore ; mais rien à voir avec la veille.

- Dis donc, tu t'es faite belle ce matin ! C'est pour moi ?

Et il lui embrassait le cou, les épaules, la gorge, descendant jusqu'à la naissance des seins.

- Finalement, c'est au naturel que je t'aime le mieux... Mais pour combien de temps encore ?...

Ils s'assirent l'un en face de l'autre. Le regard de Pierrick

semblait perdu dans la contemplation de son bol. Chloé se taisait. Elle aussi sentait un déchirement. Que les éléments se soient calmés aurait dû la rassurer. Enfin ! Elle allait pouvoir partir ! Rien à faire : il lui fallait partir ! Quitter l'île, la maison, Pierrick ! Et cette perspective la faisait chipoter devant le croissant qui exhalait pourtant un agréable parfum de *dégustez-moi*.

- Je suis descendu jusqu'au port... Il y aura un bateau cet après-midi...

C'était comme l'annonce d'un futur naufrage.

La journée s'effiloça ainsi. Ils firent l'amour pour une dernière fois, désir toujours brûlant, avant de se traîner jusqu'à l'embarcadère. Comme le couple à côté d'eux, ils auraient pu se serrer longtemps, lèvres à lèvres. Ils préférèrent couper les effusions. Accord tacite. Leurs mains se trouvèrent. Leurs regards s'enlacèrent. Chloé fit brusquement demi-tour : elle ne voulait pas qu'il voie ses yeux s'embuer. Elle se jeta dans le ventre du navire. Un peu plus tard, elle apparut sur le pont supérieur, s'accouda au bastingage. Un coup de sirène. Amarres larguées. Manœuvre à l'étroit. La main qui remue presque machinalement. Un point qui s'éloigne ; bientôt le seul à n'avoir pas bougé. L'assaut encore puissant des vagues. Roulis. Tangage. Cœur au bord des lèvres. Son cœur à lui, ses lèvres à lui qui donnent la force de résister à la nausée. Son sourire. Son corps. Ses bras. Son sexe... Jusqu'à Lorient, jusqu'à un autre hôtel car, trop tard, le dernier train pour Paris était déjà en route.

Chambre triste. Lit trop grand, trop vide. Nuit solitaire.

Mardi – train.

Ce n'est que lorsque Chloé eut rejoint sa place dans le wagon du TGV en partance pour Paris- Montparnasse qu'elle se souvint que son téléphone portable était encore au fond de son sac, ensommeillé depuis plus de quatre jours, et qu'il avait peut-être des choses à lui dire. Le train s'était ébranlé. Elle se dirigea vers la plate-forme comme l'y incitaient les symboles que nombre de passagers semblaient ne pas comprendre. La mémoire du malheureux appareil était bientôt saturée de messages vocaux ou écrits. La plupart de son staff de campagne qui s'inquiétait, la pressait, l'engueulait. Elle en écouta et en lut quelques-uns, arrêta rapidement, se rendant compte qu'ils avaient tous le même fond récriminateur. Il y avait aussi quatre – un par jour – appels plus intimes. Tout cela lui semblait vain. Elle les effaça tous sans remords, imposa silence au gêneur et revint à sa place. Elle essaya bien de se dire qu'elle allait retrouver son rôle de candidate, de se projeter dans l'avenir proche, de répondre par avance aux interviews qu'elle aurait à subir dont les questions étaient prévisibles. Rien n'y fit. À peine posée, l'idée s'envolait comme un oiseau affolé au moindre bruit, au moindre mouvement. Quoi qu'elle tentât de fixer quant au futur immédiat, c'était toujours le passé récent qui venait s'y superposer, brouiller l'image et qui, au terme d'un rapide fondu enchaîné, s'imposait. Elle n'avait qu'une seule envie : s'arrêter à la gare la plus proche, prendre un train en sens inverse, retourner sur l'île. Elle savait qu'elle ne le pouvait pas. Appeler Pierrick ? Elle ne connaissait pas son numéro de téléphone. D'ailleurs, que savait-elle de lui ? Un prénom, une maison (mais quelle adresse ?), des photos, un divorce, une fille. Mais aussi de la timidité, de la tendresse, du

talent, un brin de folie, de la fougue. C'était tout. C'était beaucoup.

Pendant tout le trajet aller, elle avait dormi. Aujourd'hui, elle aurait voulu le faire, se plonger dans un ersatz de catalepsie jusqu'au terminus. Impossible ! Dès qu'elle fermait les yeux, le visage de Pierrick apparaissait comme s'il était gravé sur la face interne de ses paupières. Finalement, elle se persuada que la parenthèse n'était pas tout à fait refermée et qu'elle s'y sentait au chaud. Elle se laissa aller. Elle et le vent. Elle et l'infenale beauté de l'île. Elle et lui. Son corps à elle. Son corps à lui. La tempête qui arrête le temps, bouleverse sang, sens, sexe. Un film limpide et torride à la fois.

Le voyage lui parut moins long.

Mardi – Groix.

Pierrick regardait la photo qui venait de s'afficher sur l'écran de son ordinateur.

La veille, il s'était levé bien avant Chloé, s'était habillé, prêt à se rendre à la boulangerie. Avant de sortir de la chambre, il s'était retourné. Elle dormait, le drap rejeté, étalant toute sa nudité. Sans faire de bruit, il était allé chercher son appareil-photos, n'avait appuyé qu'une fois sur le déclic. À son réveil, il ne lui avait rien dit. Pas par volonté de cacher. Non !... Cette photo, elle serait pour lui, pour lui seul. Pour se souvenir.

Ce qu'il y voyait à présent, ce n'était pas sa charge érotique : cheveux comme une houle sombre sur l'oreiller, seins encore gonflés de plaisir, bras et jambes en étoile de mer, toison aussi luisante que des algues. Tout cela y était, mais il

comprit soudain ce qu'elle avait voulu dire lorsqu'elle avait parlé de l'*épaisseur* de la photo. Il comprit que s'il ne photographiait que des paysages, c'était pour se les approprier, en profondeur. Les gens, soit ils posent et ne sont pas naturels, soit ils bougent, sont en mouvement. Dans les deux cas, on n'en imprime que la surface. *Dans* la photo de Chloé, il voyait certes le calme après une tempête nocturne, sensuelle ; mais aussi, mais surtout, sous l'apparence paisible d'un corps abandonné, il devinait un violent ouragan dont il ignorait les tenants et les aboutissants. C'était comme une radiographie, un relief qui lui disait que, de toute façon, cette aventure ne serait pas sans lendemain.

Trois semaines plus tard – Paris... Groix.

- Et maintenant, quels sont vos projets ?

- Vous savez, une campagne comme celle que nous venons de mener est extrêmement fatigante, éprouvante même, quand on se présente pour la première fois. Mon projet immédiat est de prendre un peu de repos.

- Peut-on savoir où ?

- Peut-être un lieu d'où j'ai ramené il y a quelques temps d'excellents souvenirs.

- Et on peut connaître le nom de ce petit paradis ?...

À ce dernier mot, elle réprima un léger sourire.

- Vous me permettrez de préserver ma tranquillité.

Une interview sur France-Inter. Chloé n'avait pas pu y échapper.

- Bien ! Passons à autre chose... Comment analysez-vous

vos résultats à ces élections ?

- Nous approchons des 13 %, ce qui est un bon score pour une formation jeune comme la nôtre. Nous aurions certes pu espérer davantage, mais nous n'avons pas encore une surface médiatique suffisamment importante. Il faudra que nous travaillions à l'élargir. À ce propos, je remercie d'ailleurs votre station pour cette invitation.

En disant cela, elle avait conscience de répéter des *éléments de langage* sans grande consistance. La langue lui pesait dans la bouche. On aurait dit du bois. Une de ces cuillers avec lesquelles on remue la bouillie.

- Vous êtes effectivement partie de très bas. Mais, dans les intentions de vote, vous avez progressé régulièrement. Vous êtes même montée jusqu'à près de 20 %. Et brusquement, vous avez chuté à tout juste 10 %. Finalement, vous terminez à 12,88 % pour être exact. Comment expliquez-vous ces fluctuations ?

- Vous savez, les sondages, c'est un peu comme la météo...

- ... Ça joue au yoyo !... compléta Pierrick en souriant à la grande surprise de sa fille qui venait de passer quelques jours de vacances chez son papa et qu'il conduisait au bateau.

Le vieil autoradio grésillait joyeusement.

DÉRIVES

Pour Ismaël qui a choisi de fuir.

Pour Raul qui a choisi de rester.

La mer. La mer. La mer.

Une grande étendue bleue d'un calme étrange. Seules quelques ridules froissent cette immense nappe lorsque, par intermittence, un souffle de vent s'échappe de l'air immobile. Au-dessus, le ciel indulgent, bleu également mais d'un ton plus tendre, complice, apaisant. Tout autour, l'horizon opportunément vide.

C'est le début de l'après-midi. Haut dans le ciel, mais légèrement en arrière, le soleil chauffe la nuque d'Ismaël. C'est à son tour de tenir la barre. Ses trois compagnons se reposent. Le bruit du moteur ne semble pas troubler leur sommeil.

Ismaël fait des efforts pour ne pas sombrer lui aussi, pour que ses yeux fixés sur un point imaginaire, loin devant, ne se ferment pas. Son esprit est tendu d'une unique pensée : avancer, toujours, avancer en tenant le cap. Nord-Nord-Est. Le soleil le guidera jusqu'à ce qu'il s'abîme dans une débauche de couleurs. Ensuite, il faudra faire confiance aux étoiles et à la minuscule boussole que Ramòn – le grand frisé qui dort la bouche ouverte, comme pour se nourrir de l'espace – a eu l'idée de fourrer dans sa poche juste avant le départ.

Aussi loin que le regard porte, l'océan est libre.

*

Ce matin-là, Luis se réveilla un peu plus tard que d'habitude. Le jour était déjà levé et, de la fenêtre de sa chambre, il apercevait la silhouette sombre et trapue des *mogotes* qui barraient l'horizon en faisant le dos rond. Elles semblaient flotter dans l'air tremblant. La faute à une légère brume qui s'élevait d'un sol encore humide. Il avait plu la veille. Une de ces averses tropicales qui battent les pauvres toitures pendant quelques dizaines de minutes et s'arrêtent aussi brusquement qu'elles commencent ; pour témoins de leur passage, de larges flaques d'eau dans les rues défoncées de la ville. La faute aussi à ses verres de lunettes qui n'étaient plus adaptés. Mais comment les remplacer ?

Les plantations de tabac n'apparaissaient pas dans le rectangle de lumière, mais il savait qu'elles s'étendaient un peu à gauche de son champ de vision. Il y avait travaillé une grande partie de sa vie. Fumer un cigare à la fin d'une semaine de labeur était sa récompense et son plaisir alors. Plaisir qu'il ne

pouvait plus se payer depuis longtemps déjà, encore moins ces derniers temps avec les quelques pesos – l'équivalent de six dollars – que l'État lui attribuait généreusement pour sa retraite.

Aujourd'hui encore, il allait devoir se débrouiller pour trouver à manger. La *lucha*, ce mot plein d'énergie et d'espoir dans sa jeunesse combattante était devenu synonyme de survie. On ne se battait plus pour la victoire de la Révolution, pour un « avenir radieux », ni même pour faire la nique aux yankees, mais pour un peu d'huile, de lait ou quelques fruits qui, pourtant, pourraient pousser en abondance.

Pas un bruit dans la maison. Sans doute son fils était-il déjà parti accompagner un groupe de touristes. En dépit de ses diplômes de langue – il maîtrisait l'anglais et le français – qui lui auraient permis d'enseigner, Ismaël avait préféré, après le décès de sa mère, rester près de son père qu'il sentait perdu dans les tâches quotidiennes. Viñales a la chance d'être au cœur d'une région prisée des agences de voyage. Régulièrement, l'hôtel faisait appel à lui. Le peu qu'il gagnait, complété par quelques pourboires en pesos convertibles ou en nature, fournissait un revenu supplémentaire non négligeable. Tous deux vivaient dans la petite maison que Luis avait construite de ses propres mains. Une pièce en bas, deux chambres à l'étage. Il y avait laissé beaucoup de sueur, d'illusions et une partie de sa santé.

*

La nuit va tomber. C'est Ramòn qui maintenant tient la barre. Raymundo et Cayo ont jeté des lignes à l'eau. Ismaël,

malgré sa fatigue, a du mal à trouver le sommeil. Personne ne parle, comme s'il ne fallait pas couvrir le bruit rassurant du moteur qui continue à tourner et les rapproche d'un rêve bien cher payé. Pourvu que !...

Ramòn et Raymundo, deux frères, ont mis en commun l'argent d'un quelconque trafic pour acquérir la barque, il y a plusieurs mois. Orphelins depuis l'adolescence, célibataires. C'est plus facile sans attaches. Cayo laisse derrière lui une jeune femme et deux adorables petites filles. Ismaël remarque l'imperceptible tressautement de ses épaules, le fil de ligne qui vibre au bout de ses doigts. Il se retourne, se couvre le visage d'un misérable coin de toile à voile rapiécée.

Le visage émacié de son père semble y être gravé.

*

Ce n'est qu'en fin d'après-midi que Luis commença à s'inquiéter. D'habitude, après avoir mené les touristes en excursion, Ismaël rentrait pour se laver et se changer, surtout lorsque, comme aujourd'hui, il avait fait bien chaud. Il attendit. Le jour déclinait déjà. Il finit par se décider. Il irait jusqu'à l'hôtel. C'est là que son fils prenait ses clients et les ramenait. Peut-être l'avait-on invité à boire un verre. Cela arrivait parfois, mais jamais aussi tard.

Sur la terrasse, quelques touristes profitaient de la relative fraîcheur en sirotant un mojito ou un cuba libre. Luis vit tout de suite qu'Ismaël n'était pas parmi eux. A l'accueil, la jeune employée lui dit que non, il n'y avait pas eu de randonnée aujourd'hui. Ismaël n'était pas prévu. Il se renseigna plus

avant. Personne n'avait vu son fils. Il retourna chez lui le plus vite qu'il pouvait. Peut-être Ismaël serait-il rentré entre-temps. Ses jambes avaient du mal à le porter. Trop de privations. Deux fois il fut obligé de s'appuyer contre un mur pour reprendre son souffle. La nuit était là. Le foutu éclairage ne fonctionnait pas, ou alors un lampadaire sur trois ou quatre. L'asphalte était rongé. Un miracle qu'il pût rester debout.

La maison était vide. Il monta dans la chambre d'Ismaël. Le lit était fait, la guitare posée contre le mur. Quelques vêtements traînaient par terre, d'autres s'entassaient sur des étagères de fortune. La grosse veste, celle qu'Ismaël portait l'hiver, celle qu'il avait échangée avec un touriste contre un jeu de dominos joliment décoré – mais qui se soucie du joli ici ? – la grosse veste n'était plus au porte-manteau où elle restait suspendue les trois-quarts de l'année et où elle aurait dû être suspendue par cette chaude journée.

Maintenant, c'était clair. Comment n'avait-il rien vu venir ?

Luis descendit l'escalier en somnambule. Il fourragea dans un placard à la porte déglinguée, en sortit la bouteille de rhum qu'Ismaël avait rapportée la semaine précédente, cadeau d'un groupe de Français qui avait apprécié la manière dont il avait été guidé à travers les *mogotes* et les plantations de tabac.

Il se laissa tomber dans un vieux rocking-chair, se balança quelques secondes. Quand les oscillations cessèrent, il ouvrit la bouteille, porta le goulot à ses lèvres. Le liquide avait le goût de l'oubli.

*

Tout avait été préparé avec le plus de minutie possible. Ils avaient choisi une nuit sans lune. Ramòn et Raymundo en avaient profité pour déposer dans leur embarcation trois bidons d'essence obtenus au marché noir. Depuis le temps que ces deux-là devaient se débrouiller tout seuls, ils avaient appris toutes les combines qui permettent d'obtenir ce dont on a besoin. Discrètement, à la rame, ils avaient quitté leur mouillage de – ça ne s'invente pas – Puerto Esperanza. Rien ne bougeait dans le port. La vedette des garde-côtes était à quai. L'homme en uniforme censé être de quart sur le pont s'était assoupi.

Au même moment, à Viñales, Ismaël enfilait sa grosse veste d'hiver et descendait l'escalier en faisant le moins de bruit possible. Son père ronflait. Tout allait bien. Quelques rues plus loin, Cayo l'attendait au volant de l'antique Lada avec laquelle il faisait le taxi clandestin. Ce véhicule, le père de Cayo y avait eu droit en récompense de son engagement dans les forces qui avaient combattu en Angola. Cayo l'avait récupéré lorsque le vieil homme avait succombé à une fièvre ramenée d'Afrique. Ils avaient filé jusqu'à la mer. Les phares du tacot éclairaient à peine. C'était mieux ainsi. Cayo connaissait le chemin. Le véhicule avait été abandonné aux abords d'une crique où les deux frères les attendaient comme prévu. Il faisait noir. La mer était calme. Le courant les portait vers le large. Ils s'étaient relayés pour ramer. Ramòn et Raymundo avaient pensé à se munir de gants ; pas Ismaël ni Cayo. Les ampoules aux mains commençaient à les faire souffrir lorsque l'attaque du petit jour fit reculer l'obscurité. Il faisait un peu frais. Ismaël se félicita d'avoir songé à la veste. On ne voyait plus la côte. Rien autour d'eux. Ramòn regarda le soleil se

lever, consulta sa boussole, eut un sourire encourageant. Le moteur fut lancé.

*

Plus de deux mois maintenant qu'Ismaël avait quitté le domicile. Aucune nouvelle. À ceux qui l'interrogeaient, Luis répondait que son fils était parti à La Havane, qu'on lui avait proposé un travail de professeur dans un institut. Personne n'était dupe. Le même jour, Cayo s'était volatilisé et sa Lada avait été retrouvée, déjà désossée, quelques dizaines de kilomètres plus au Nord, au bord de la mer. La barque des frères Torrès n'était plus à Puerto Esperanza. La police locale, les espions du Comité de Défense de la Révolution essayèrent d'en savoir plus, puis ils abandonnèrent. Des *balseiros*, il y en avait eu !... mais un peu moins depuis quelques temps. Luis ne sortait presque plus. Toute la journée il restait terré dans ce qui était devenu un gourbi. Il ne mangeait quasiment rien. Il n'avait jamais été bien épais. Il devint presque transparent. Les bouteilles de rhum frelaté, acquises en troquant ses maigres biens, puis ceux d'Ismaël, roulaient, vides, çà et là sur le plancher.

*

Mon petit papa,

J'espère que tu vas bien et que tu ne t'inquiètes pas de trop. Excuse-moi de t'avoir causé du souci, mais je ne pouvais rien te dire, et sois assuré que ça m'a coûté, pour que mon départ -

notre départ - ait une chance de réussir. Et nous avons réussi, puisque c'est de Floride que je t'écris. Je travaille comme serveur dans un bar. Cayo a trouvé à s'embaucher dans un restaurant. Tu diras à sa femme et à ses filles qu'il pense beaucoup à elles et que, dès qu'il le pourra, il leur enverra de ses nouvelles et de l'argent. Lui aussi avait gardé le silence. Quant à Ramòn et Raymundo, ils se sont fait embarquer sur un chalutier. Ils font la pêche, ce qui leur convient bien.

Tu sais, la vie sur l'île devenait trop difficile, surtout pour des jeunes comme nous. Cette fuite, nous l'envisagions depuis longtemps. À vrai dire, quand Fidel s'est fait hospitaliser, qu'il a fait sa déclaration comme quoi il se retirait du pouvoir, nous avons eu un espoir. Nous avons attendu. Rien n'est venu. Il a fallu partir, comme des voleurs, alors que c'est nous qui nous faisons voler - notre argent, notre révolution, notre âme - depuis tant d'années.

Nous avons eu beaucoup de chance pendant la traversée : le temps, les courants, le vide de la mer. Tout semblait être avec nous. Si j'étais croyant, je parlerais d'un miracle, mais peut-on croire qu'un Dieu-tout-puissant nous laisserait dans une telle misère ?... C'est l'arrivée qui a été le plus difficile. Il ne fallait surtout pas que les garde-côtes américains nous repèrent. Heureusement ! Nous avons dérivé et étions loin d'un port. Une fois à terre, nous étions sauvés... sauf que nous ne savions pas du tout où nous étions. Enfin ! Je passe les détails, tout s'est arrangé. Ramòn et Raymundo ne se laissent jamais impressionner. Cayo a appris à être malin. Je parle anglais. Et puis, il y a ici des compatriotes qui nous ont aidés.

Voilà ! Ton fils va bien. Tu peux être rassuré.

Je te ferai parvenir d'autres nouvelles plus tard, et aussi de l'argent dès que j'en aurai suffisamment... Ici aussi la vie est chère ! Je t'aime.

Ismaël

Ismaël relit ce qu'il vient d'écrire. Rien n'y est faux. Rien n'y est tout à fait vrai non plus. Il ne veut pas que Luis s'en fasse pour lui. Le pauvre a déjà dû se poser tant de questions... Il a beaucoup édulcoré.

L'arrivée surtout avait été difficile. Réserve de carburant épuisée, ils avaient dû à nouveau ramer et profiter des courants. Jouer au chat et à la souris aussi avec une vedette des garde-côtes qui patrouillait dans le secteur. S'ils se faisaient prendre en mer, ce serait retour direct sur leur île-crocodile qui les avalerait tout crus et sans pitié. Par contre, dès qu'ils auraient mis le pied sur la terre ferme, ils seraient protégés. C'était la règle. Le tirant d'eau était venu à leur secours. Ils avaient pu approcher du rivage alors que le patrouilleur devait rester plus au large. Avant même d'atteindre la plage, ils avaient sauté à l'eau, nagé tant bien que mal pendant quelques mètres. La barque était perdue – les vagues l'avaient drossée contre un amas de rochers – mais eux étaient sauvés ! Transis, mais libres !

Il a aussi beaucoup atténué les obstacles qu'il avait fallu surmonter pendant le mois qu'il vient de passer dans ce paradis si convoité, paradis qui par moments ressemble furieusement à l'enfer. Heureusement qu'ils étaient quatre à se serrer les coudes. Enfin, aujourd'hui, ça va mieux, même si ce n'est pas aussi brillant qu'il le laisse entendre dans sa lettre. Son travail n'est que provisoire, celui de Cayo également ; et ce dernier a du mal à vivre la séparation avec sa famille. Il lui arrive même d'évoquer un retour... Ismaël, lui, n'a pas de regrets, sauf pour son père auquel il pense souvent, et pour sa guitare qu'il aimait tant gratter le soir, parfois tout seul, parfois avec des amis ou encore – ça lui était arrivé – avec des touristes.

Même qu'une fois, Luis l'avait rejoint et avait chanté et dansé avec une des jeunes femmes... Nostalgie !...

Il s'apprête à fermer l'enveloppe, mais auparavant, il ajoute un post-scriptum :

J'avais l'intention d'appeler chez le voisin, celui qui a le téléphone, pour qu'il te prévienne, qu'il aille te chercher, que je puisse te parler. Hélas ! Le papier sur lequel j'avais noté son numéro a pris l'eau et était illisible à l'arrivée.

Je n'ai pas trop confiance dans les services postaux de notre pays. C'est pourquoi j'ai laissé cette lettre aux bons soins d'un compatriote arrivé à Miami il y a plusieurs années. Il va rendre visite à sa famille à Pinar del Rio. Il s'arrangera pour te la remettre ou te la faire parvenir.

*

Ce soir-là, Luis but un rhum de meilleure qualité. Il s'offrit même le luxe d'un cigare, comme au bon vieux temps.

Dans la chambre d'Ismaël, presque vide maintenant, la guitare n'avait laissé que sa trace contre le mur envahi de poussière.

LA SARABANDE DES CHIENS

« Tu en as assez du porc laqué ? Je te ramènerai de la viande de chien, d'accord ? L'alcool de riz, la viande de chien, c'est ce que je préfère. Ceux qui ne savent pas apprécier la viande de chien sont des idiots. »

DUONG THU HUONG, *Au-delà des illusions.*

Pourvu que tout se passe bien pour lui !

Renée conduisait de manière presque automatique. Ses mains tournaient le volant lorsqu'un virage venait rompre la monotonie de la route. Son pied droit appuyait sur la pédale d'accélérateur ou celle du frein suivant la plus ou moins grande densité du trafic et la configuration du chemin. Ses mains. Ses pieds. Sa tête était ailleurs. Ses yeux ne voyaient

rien du paysage qui défilait de l'autre côté des vitres, comme dans un vieux film. Pas très diversifié, il est vrai : des champs, des prés, des prairies qui commençaient à verdoyer. Ses oreilles ne captaient pas un mot, pas une note, de la station sur laquelle était réglé l'auto-radio. Seul son esprit tournait autour d'une idée fixe.

Pourvu que tout se passe bien pour lui !

Pour la première fois, elle se séparait de son fidèle Sarn, un épagneul breton qui lui tenait compagnie depuis près de dix ans. Jacques, son mari, venait alors de décéder. Ses enfants étaient grands. Elle s'était retrouvée seule dans la grande maison. Un jour, une amie lui avait proposé cette boule de poils qui tétait encore sa mère. Elle avait accepté ; ça lui tiendrait compagnie. *Ça* avait grandi. *Ça* avait animé le salon, le jardin, son cœur, sa vie. *Ça* était devenu son quasi-confident.

Pourvu que tout se passe bien pour lui !

Le chenil avait bonne réputation. Pas donné. Pas précisément à côté de chez elle. Mais de l'espace pour s'ébrouer, des boxes suffisamment vastes, une nourriture de qualité. Il y serait bien ! Oui, il y serait bien ! Et puis, dans un peu plus de deux semaines, elle le récupérerait. N'empêche ! En remontant dans sa voiture, elle avait l'impression d'accomplir une mauvaise action, une sorte d'abandon. Il lui avait fallu se battre contre elle-même pour tourner la clé dans le contact, pour avancer dans le chemin de terre qui menait à la départementale, pour ne pas se retourner, pour ne pas faire demi-tour.

Il serait bien !

De toute façon, elle avait promis.

*

Julien allait sur ses quatre-vingt-trois ans. Physiquement, il tenait encore le coup : massif, trapu, des cheveux bien blancs, mais des cheveux, le visage légèrement couperosé de qui avait passé ses journées au grand air – on n'est pas garde-forestier pour rien. Un costaud, disaient ses copains. Pourtant, il savait que ça ne durerait pas. Il le sentait quotidiennement : des gestes plus lents, des mouvements moins amples, des articulations qui grincent en silence, des promenades plus brèves, une respiration plus courte. Non, ça ne durerait pas !

Aussi, il était temps.

Depuis plusieurs années, il se l'était mis en tête, s'en était fabriqué une obsession, secrète d'abord. Puis il en avait parlé à sa fille, à sa Renée qui avait tant aimé voyager du temps où Jacques vivait encore, à sa Renée qu'il avait vu se refermer comme une huître sauvage dans son état de veuve, à sa Renée qui avait restreint son monde autrefois si large à sa maison et à son chien. Quelques amies tout au plus, plutôt des connaissances... Un jour qu'elle était venue lui rendre visite, il avait craché le morceau. Elle l'avait écouté. Elle semblait comprendre son désir. Elle avait regardé Sarn qui levait vers elle des yeux suppliants – les épagneuls savent très bien le faire –, avait laissé passé un silence. L'avait rompu. « Pourquoi pas ? » et avait abordé un autre sujet.

Pourquoi pas ? Drôle de question qui mêle curiosité et négation. Qui peut tout aussi bien ouvrir une perspective que la clore en douceur.

*

Le premier réflexe de Renée avait effectivement été de botter en touche. Une lubie qui lui passerait. Pourtant, elle avait réfléchi et l'idée avait germé jusqu'à occuper une partie de ses pensées. Après tout, *pourquoi pas* ? Depuis dix ans, elle avait peu bougé : quelques escapades à Paris et à Caen pour voir ses enfants et ses petits-enfants, le bord de la mer en été, les deux ou trois amies qui lui restaient, quelques enterrements aussi...

Il y avait d'abord eu la maladie de Jacques, les soins à la maison, son hospitalisation les dernières semaines, et puis il y avait eu le vide, l'envie qui reflue, le dégoût du monde. Finalement, c'était le chien qui lui avait fait reprendre pied petit à petit : il fallait s'en occuper, le sortir – un épagneul, ça a besoin de courir. Il arrivait même à la faire rire lorsqu'il prenait son air malheureux pour signifier le vide de sa gamelle ou lorsque, dans le jardin, il poursuivait un oiseau qu'il ne rattrapait jamais. Mais il l'avait aussi ancrée à son chez elle. Partout où elle allait, elle l'emmenait et quand elle ne pouvait pas, elle préférait ne pas se déplacer.

Elle revit son père. Cette fois, ce fut elle qui lui en parla. À voir ses yeux pétiller, elle sut que c'était au-delà du caprice, un désir profond, comme une dernière volonté, une gourmandise qu'il savourerait longtemps. Et pour elle, un long remords si elle n'y accédait pas. Elle commença les préparatifs, recherches, réservations. Restait Sarn. Personne à qui le confier quelques jours. Elle se résigna au chenil, en visita plusieurs, s'enfuit parfois à la vue d'animaux coincés dans des sortes de cages où ils pouvaient à peine se retourner, se décida pour celui où elle venait de le déposer.

Pour deux semaines.

Deux longues, petites semaines.

*

Plusieurs années que l'idée trottait dans sa tête. Vague d'abord, de plus en plus affirmée au fil de l'âge. Comme une brume d'où n'émerge qu'un sommet puis, se dissipant, laisse apparaître d'autres pics, les flancs rocheux ou herbus, puis la montagne entière, le nuage se concentrant au fond des vallées, courant le long des rivières.

Julien s'était engagé dans l'armée à l'issue de la guerre. Il avait dix-huit ans, aucune formation, ne savait que faire de sa vie. Militaire ? *Pourquoi pas* ? Il n'avait guère d'attaches : père décédé, mère remariée à un homme qu'il n'aimait pas, fils unique, pas de petite amie. Il voulait de l'action et, *pourquoi pas* ?, voir du pays. Il avait l'illusion que l'armée lui offrirait cela. Il s'engagea, très vite demanda à partir pour l'Indochine. Là-bas, on s'y battait. C'est ainsi qu'il se retrouva, sans y avoir été vraiment préparé, dans une petite garnison, en plein cœur de la forêt tonkinoise. Il y était resté cinq ans, jusqu'à être blessé lors d'un accrochage, rapatrié, démobilisé. Il ne vivrait pas l'enfer de Dien Bien Phu. Des horreurs, il en avait assez vu, dans un camp comme dans un autre. Il avait mûri, n'avait plus grand-chose du jeune chien fou de cinq ans son cadet. Il avait appris la jungle. Il avait appris les arbres. Il devint garde-forestier. Évidemment, passer de la canopée tropicale aux sages rangées de hêtres, chênes, bouleaux ou pins n'était guère exaltant, mais cet univers végétal lui plaisait et plus il y vivait, plus il s'y sentait chez lui.

L'Indochine s'était rappelée à lui lorsqu'il avait vu – c'était un numéro de *Paris-Match*, lui semblait-il – des photos prises au Vietnam sur la fin de la guerre américaine : après le napalm, après l'agent orange dévastateur, ces arbres défoliés, brûlés, morts ; ces gens qui fuyaient, l'affolement au creux des prunelles ; ces enfants nus, bouches ouvertes en un cri silencieux... On ne connaissait pas encore les effets à échéance sur la population. C'est devant ces images que l'idée d'un retour, l'envie de revoir ce pays, avait commencé à le travailler, sournoisement au début, une pensée parmi bien d'autres, mais une pensée qui avait cheminé, s'était incrustée, et s'était faite nécessité. Seul, il n'en était pas question. Il y avait Renée. Elle pourrait l'accompagner. Il prévoyait des difficultés dans son entreprise de persuasion. En fin de compte, ce fut plus aisé qu'il l'avait imaginé. À l'approche du départ, le poids de ses quatre-vingt et quelques années était moins lourd à porter.

*

La baie d'Along. Julien n'en revient pas d'y naviguer. À son époque, c'était une zone interdite. De toute façon, lui, il était cantonné à l'intérieur des terres. À peine avait-il pu se rendre à Hanoï à trois reprises, lors de permissions.

Avec Renée, il a embarqué sur une de ces jonques de croisière qui font admirer aux touristes les fabuleuses roches en forme de pain de sucre qui émergent de l'eau, dessinant un labyrinthe qui abrite çà et là, au fond de criques protégées, des villages flottants, maisons et viviers réunis, bateaux traditionnels colorés, filets et casiers pour la pêche. Couleur locale. Crépitement des appareils-photos. Renée va et vient sur le

pont, émerveillée, visiblement heureuse d'être là, de retrouver des sensations depuis longtemps ignorées. Lui s'est affalé dans un transat. C'est qu'il n'est plus tout jeune ! Il laisse son regard flotter entre ciel et mer. Le soleil ne l'accable pas, au contraire. Ses vieux os lui semblent y puiser une nouvelle énergie.

En fin d'après-midi, la jonque dépose son flot de touristes sur l'île de Cat Bâ. Les groupes s'engouffrent dans des minibus, direction les hôtels. Renée et Julien sont pris en charge par un guide – il s'appelle Minh, Julien en sourit – qui les conduit au village de Viet Hai où ils sont attendus pour passer la soirée et la nuit chez l'habitant. C'est Renée qui a insisté pour qu'il en soit ainsi. Avec Jacques, ils s'arrangeaient, lors de leurs voyages, pour éviter, quand ils le pouvaient, les chambres aseptisés où une literie équivalait à une autre. Ils se donnaient l'impression d'aller à la rencontre du pays, l'authentique. Elle a voulu renouveler l'expérience. Julien avait un peu rechigné – « À mon âge, tu crois que c'est raisonnable ? » – mais il l'avait laissé faire.

*

Viet Hai est une sorte de longue rue en fond de vallée. La maison qui doit les accueillir est de toute évidence récente, ses propriétaires chaleureux. Ni l'un ni l'autre ne parlent autre chose que le vietnamien. Heureusement, Minh se charge de traduire. Renée et Julien s'installent, font un brin de toilette. Lorsqu'ils sortent, le couvert est dressé. Selon l'usage, plusieurs plats – crevettes roses, porc au caramel, poivrons jaunes et verts, poulet au gingembre, calamars, sans oublier les lise-

rons d'eau et le traditionnel bol de riz – donnent à la table l'aspect d'une palette odorante. La nuit est déjà tombée. Une légère fraîcheur repose les épidermes saturés de sel et de soleil.

Minh propose de marcher un peu avant que le sommeil les gagne. Le choix de l'itinéraire n'est pas compliqué, il n'y a qu'à suivre la rue et faire demi-tour. Julien s'émerveille de reconnaître, dans les jardins, les papayers aux fruits déjà mûrs, les bananiers, les jacquiers, les hibiscus et aussi cette plante tropicale aux larges feuilles dont il a oublié le nom, des *taros* confirme Minh, oui, c'est cela, des taros. Renée, quant à elle, s'étonne du nombre de chats et surtout de chiens qui circulent en toute liberté. C'est comme si la nuit les avait libérés. Il lui semble qu'ils prolifèrent, qu'il en sort de toutes les maisons, des gros, des petits, des hirsutes, des frisés, des à poils ras, rêches comme des paillassons, bâtards dans leur majorité, aucun agressif. Minh en rigole, dit qu'il y en a de trop. Heureusement, ici, on les mange. Renée s'en offusque. Minh plaisante : si ça se trouve, la viande du repas, pas du porc, pas du bœuf, du chien ! Il éclate de rire. Pas Renée. Manger du chien, rien que l'idée la scandalise. Minh en rajoute : jamais les gens ne mangent leur chien... Renée est rassurée... Ils le vendent au voisin qui en fait son ordinaire... Renée proteste. Minh s'amuse, la taquine quelques temps, puis passe à un autre sujet.

La lune vient de se lever. Elle éclaire suffisamment pour qu'on devine les rizières et les champs coincés entre les maisons du village et la masse sombre de la montagne.

Un chien aboie. Un autre lui répond.

*

Cette nuit-là, Renée ne dormira pas, ou très peu. Elle s'est couchée sous la moustiquaire, a fermé les yeux, s'est assoupie. Très vite, elle a été réveillée par un jappement tout proche. Dans un demi-sommeil elle a murmuré « Calme, Sarn, calme ! » avant de se rendre compte de son erreur. Dehors, ce doit être un roquet qui se plaint furieusement. Au loin, une voix plus grave riposte longuement. Et un troisième s'y met. C'est toute une conversation qui se déclenche ainsi mêlant différents tons : tantôt une note aiguë domine toutes les autres, tantôt, c'est un baryton qui prend le dessus, tantôt une chienne semble appeler son petit qui rétorque de manière peu amène. Soudain, tout se tait. Renée respire, abaisse ses paupières. Mais une bête aboie à la mort, une autre à la lune et c'est de nouveau la confusion, le Babel animal, la sarabande infernale. Cela lui semble durer toute la nuit. Pas un moment de répit, ou si peu. Plusieurs fois elle a failli se lever, ouvrir la porte, mêler sa voix à la cacophonie ambiante, mais elle a compris que cette démarche serait vaine et qu'au silence stupéfiant succéderait un concert de géhenne, un pandémonium vengeur. Elle s'est souvenue qu'elle avait apporté des bouchons d'oreille, les a enfoncés, à gauche, à droite, d'un geste rageur. Le bruit en a été atténué, feutré. Toujours présent.

Au petit matin, devant la soupe du petit-déjeuner, quand Minh lui demande si elle a bien dormi, pour faire bonne figure, elle lui répond d'un hypocrite « oui » tout en réprimant un trop sonore bâillement. Le temps de reprendre ses esprits, quelque part au fond d'elle, elle admettra honteusement que, oui, les chiens, on puisse les manger.

*

La bacchanale canine a aussi tenu Julien éveillé au début de la nuit. Soudain lui est revenue à l'esprit, une soixantaine d'années plus tôt, sa première opération de *pacification* avec sa compagnie. Toute la journée, ils avaient marché dans la jungle pour parvenir, le soir, dans un village où la présence d'un détachement viet minh avait été signalée. La troupe s'était déployée, avait encerclé les habitations. Un à un, les soldats avaient fait sortir les villageois : des enfants, des femmes, des vieillards, des impotents. Où étaient les hommes valides ? Aucune réponse ne viendrait. Ils avaient passé la nuit sur place, avaient fouillé les pauvres demeures. Rien. Toutes ces heures, ils avaient été confrontés au silence, celui de tous ces gens qu'ils avaient regroupés et qui les regardaient agir sans rien dire, une lueur de haine même dans les yeux des enfants dont pas un ne pleurait, celui de la forêt ensommeillée, végétation comme un linceul. Un autre silence avait frappé Julien, un silence qu'il n'aurait su nommer sur le moment, mais qu'il apprit plus tard : nul aboiement, nul jappement. Le Viet Minh se fondait dans la population, la nuit et, son grand allié, le silence. Aucun chien pour le faire repérer.

Au matin, le lieutenant avait tenu un discours menaçant de représailles si... Un jeune soldat vietnamien avait traduit. Femmes, enfants, vieillards, impotents avaient glissé jusque dans leurs masures. Ordre de repli, retour au cantonnement. Chou blanc. Nuit blanche. Silence de tombeau.

Soixante années plus tard, à Viet Hai, la sarabande des chiens le rassurait plutôt. Tout ce tohu-bohu : la vie et, paradoxalement, la paix.

Il avait fini par s'endormir.

*

Quelques jours plus tard, Renée retrouverait Sarn qui lui ferait fête. Il avait le poil luisant de qui a été bien traité, bien nourri. Tout s'était bien passé. Elle était rassurée. Julien l'accompagnait. Sarn vint vers lui en remuant la queue et en quémandant des caresses. Julien ne put qu'obtempérer, déclenchant un grognement joyeux, une sorte de ronronnement béat qui grimpait dans les aigus au faîte du plaisir.

Alors que Renée démarrait la voiture, un vacarme monta du chenil, comme un au revoir à l'ami qui venait de retrouver sa liberté.

LA SALAMANDRE

Il se souvient de cette auberge dans les Aurès. Il fallait quitter la route peu après le village, descendre une piste de terre sur quelques centaines de mètres. On arrivait alors à un terre-plein, abrité par des eucalyptus, qui servait de parking. Plus loin, l'oued chantait une petite musique presque rassurante.

Il était descendu de son véhicule, l'avait fermé à clef. L'auberge était sur l'autre rive. Sur un pont de fortune fait de troncs d'arbre couchés, il avait franchi l'eau. Avec le soleil l'endroit paraissait enchanteur. La bâtisse était devant lui. Rien de très original. Les murs d'un jaune un peu pisseux. « Un coin charmant » disait le guide qui datait de quelques années déjà. D'un pas assuré, il se dirigea vers la porte, la poussa. Une grande pièce servait de salle à manger. Dans le fond, derrière le comptoir, un homme semblait assoupi. Il ne leva pas la tête à l'entrée de l'étranger.

- Auriez-vous une chambre ?

L'homme poussa une sorte de grognement. Il se retourna, prit une clef au tableau et contourna le bar. Difficile de lui donner un âge. Une épaisse moustache lui masquait une partie du visage. Les cheveux bouclés retombaient sur un front qu'on devinait parcheminé. Pas très grand. Pas très causant non plus. Ils montèrent deux étages. La porte d'une chambre fut ouverte. L'aubergiste s'apprêtait déjà à redescendre. Avant de mettre le pied sur la première marche, il s'arrêta.

- Avez-vous des bagages ?

- Oui, je les ai laissés dans la voiture.

- Je vous conseille de vider votre coffre et de fermer votre véhicule.

Sans s'expliquer davantage, il descendit l'escalier. Son pas lourd se perdit dans l'étage inférieur. Il parlait un excellent français avec une pointe de rugosité, celle des rudes montagnards de la région.

Une fois l'aubergiste disparu, il pénétra plus avant dans la chambre. Elle était simple mais honnête. Il souleva la courtepointe. Les draps semblaient propres. Pour deux ou trois nuits, cela conviendrait. Il allait sortir pour récupérer ses bagages quand un détail attira son attention. Au-dessus de la porte, il y avait comme une tache. Il s'approcha pour regarder plus attentivement. Ce n'était ni une tache ni une déchirure de la tapisserie. Il s'agissait d'un petit animal, une sorte de salamandre, un gecko peut-être, qui semblait collé au mur. Rien en lui ne bougeait. Il le contempla pendant plusieurs secondes. Une drôle d'idée lui traversa l'esprit. Il revit, chez sa grand-mère, le crucifix qui trônait au-dessus de l'entrée de chaque pièce. Il esquissa un sourire tant ce rapprochement lui parut incongru, puis il descendit pour chercher ses valises.

Il revint après de longues minutes. Il avait suivi le conseil de l'aubergiste. Plus rien ne restait dans la voiture. Il avait même vidé la boîte à gants. Il déposa le tout sur le lit avant de ranger ses affaires. Ses yeux se tournèrent vers la porte. L'animal était toujours là. Le bruit de la serrure, le grincement des battants de l'armoire, les valises refermées avec un petit claquement, rien n'était venu modifier sa position.

Lorsqu'il eut fini de suspendre son dernier pantalon, il s'allongea sur le lit afin de se reposer en attendant l'heure du repas. La chaleur. La route. La fatigue. Il s'endormit.

À son réveil, quelque deux heures plus tard, il fut presque content de retrouver la salamandre strictement dans la même attitude. Ça lui ferait une compagnie.

*

Maintenant la salle à manger accueillait plusieurs personnes. Quelques clients de l'hôtel, sans doute arrivés entre temps, étaient reconnaissables : pantalons clairs et chemisettes. Des Européens. Ils occupaient deux ou trois tables lorsqu'il entra, mais ils ne cherchèrent pas à lier conversation. Comme il avait plutôt envie de rester seul, cela lui convenait parfaitement. Plus loin, dans le fond de la pièce, un peu dans la pénombre, une douzaine d'hommes vêtus de *burnous* s'étaient regroupés par tablées de trois ou de quatre. Il s'assit et, en attendant que quelqu'un vînt prendre sa commande, il regarda autour de lui. Outre qu'il n'y avait que des hommes, pas trop surprenant, une chose le frappa d'abord : le silence qui régnait dans la grande salle. Les Européens échangeaient à voix basse quelques paroles comme s'ils craignaient qu'on

les entendît. Quand ils mangeaient, leurs gestes étaient feutrés. Il croyait voir un film au ralenti. Une autre chose l'étonnait, mais sur le coup il n'aurait su dire quoi. Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'il découvrit qu'aucun couvert ne garnissait les tables du fond. Le patron, qui faisait le service, les délaissait de manière ostensible. Personne ne l'appelait d'ailleurs.

Tout en avalant sa *chorba*, il lorgnait vers la partie de la salle la plus sombre. De temps à autre, une main se glissait sous une table, ramenait une bouteille vite consommée et remise à sa place. De la bière. Ces hommes n'étaient pas là pour manger. Ils venaient dans un seul but : boire. Garantis par l'isolement de l'auberge. Rassurés par le fait qu'à part eux, seuls s'y arrêtaient des Européens de passage.

Tout le temps de son repas, ils continuèrent leur silencieux manège. Un d'entre eux le fascinait particulièrement. Un homme jeune, semblait-il, aux cheveux frisés, aux yeux de braise. Rien ne bougeait en lui, que son bras tel un piston qui descendait et remontait à intervalles réguliers. Une mécanique. Un métronome. Combien de canettes éclusa-t-il ? Mieux valait ne pas les compter.

Tous les Européens avaient quitté la salle. À son tour, il se leva. Les hommes du fond ne firent guère attention à lui, absorbés qu'ils étaient par leur occupation.

Dans la chambre, il faisait encore très chaud. Il se déshabilla et s'allongea sur le lit sans même le défaire. Il prit un des livres qu'il avait apportés, l'ouvrit, le feuilleta. Il ne parvenait pas à se concentrer sur le récit. Il commençait une ligne et il lui semblait que, soudain, celle-ci se gondolait, entraînant toutes les autres, la page entière, dans son mouvement. Il posa son ouvrage sur le drap. Ses yeux rencontrèrent de nouveau la salamandre qu'il avait presque fini par oublier. Elle était tou-

jours collée au-dessus de la porte, dans la même position que quelques heures auparavant. Pendant plusieurs minutes, il ne put en détacher son regard.

Il finit cependant par éteindre et ferma les yeux. Des images défilèrent comme un puzzle : la route, l'oued, blanc, craquelé, presque à sec, des lauriers-roses soudain foisonnants, la route de nouveau, la salamandre, les hommes dans la salle du bas, le ciel d'un bleu écrasant, le soleil rude, immobile, les hommes, la salamandre... Tout cela se mit à tourner dans sa tête jusqu'au vertige. Au bout d'un moment, il ralluma. Minuit passé. Il avait dû s'assoupir malgré tout. Il se leva, enfila ses chaussures sans les lacer. Un peu d'air lui ferait du bien. Un coup d'œil au-dessus de la porte. Rien n'avait changé. Le gecko – mais il n'était pas sûr que c'en fût un – était toujours crucifié à même la tapisserie surannée. Il sortit et descendit l'escalier en prenant garde à ne pas faire de bruit.

Au rez-de-chaussée, la salle était vide. Seul témoignage d'une présence humaine récente : le nombre impressionnant de canettes qui jonchaient les tables du fond et les trois ou quatre caisses abandonnées sur le plancher. Les étoiles – jamais elles ne lui avaient semblé si nombreuses – dessinaient leurs signes cabalistiques. Il alluma une cigarette, s'assit sur une pierre, et ne pensa plus à rien.

Quand il remonta dans sa chambre, il respirait mieux. L'air l'avait calmé. Il se sentait apte pour le sommeil. Ce n'est qu'au moment d'éteindre et de fermer les yeux qu'il se rendit compte que la salamandre ne montait plus la garde au-dessus de la porte. Il parcourut la pièce du regard. Tout était clos. Nul interstice. L'animal avait disparu dans le plus grand mystère. Évaporé.

Il se souvient qu'il n'avait pas rêvé.

*

Lorsqu'il descendit, assez tôt le matin, il lui sembla pourtant avoir vécu un songe. La salle du bas avait été nettoyée et rangée. Derrière son bar, le patron décrocha à peine trois mots qui se perdirent dans sa moustache drue. Personne d'autre n'était levé. Il déjeuna seul, sans un bruit. D'ailleurs la nuit avait été calme. Il avait bien dormi. À son réveil, il avait constaté que la salamandre était revenue, toujours à la même place, toujours immobile.

Il avait retraversé l'oued sur son pont de fortune, retrouvé sa voiture et rejoint la route qui relie Biskra à Batna. Il devait la suivre sur quelques kilomètres, longer l'imposant balcon de Rhoufi qui domine le canyon de l'oued El Abiod avant de bifurquer à droite, emprunter une autre route, plus étroite, qui s'enfonce dans le djebel. Son projet ? Se rendre à Djemina qu'on lui avait décrite comme un vieux village troglodyte. Combien de temps mettrait-il pour y parvenir ? Il l'ignorait. Pour le moment, il longeait l'oued. En contrebas, l'eau coulait maigrement, assez cependant pour que fleurissent les lauriers-roses, seule autre touche de couleur sur cette terre presque rouge, soumise aux lance-flammes du ciel. Lorsqu'il quitta la grande route, il pénétra dans un monde nouveau.

Pas un arbre. Un soleil écrasant, plombé. Le goudron sinuait dans un paysage minéral. Bientôt ce ne fut plus qu'une piste. Elle ne cessait de grimper. Le bitume s'était depuis longtemps effondré. Les nids de poule se succédaient, de plus en plus creux. Des blocs de rochers s'étaient éboulés et dispersés en plusieurs fragments qu'il fallait éviter. Plus que de la

conduite, c'était de la navigation entre des écueils de différents ordres. Les roues risquaient d'en prendre un sacré coup, et les amortisseurs. Sans compter la poussière qui s'élevait en une nappe compacte comme un brouillard et retombait en couche épaisse sur la carrosserie.

Malgré la chaleur il avait remonté la vitre. Il transpirait à grosses gouttes, à croire qu'il allait fondre. Plusieurs fois il avait été à deux doigts d'abandonner, de faire demi-tour, mais l'étroitesse de la chaussée, les deux abruptes falaises qui la bordaient et des sursauts d'amour-propre l'en avaient empêché. Il irait jusqu'au bout ! Combien de temps devrait-il encore supporter cette étuve ? Il n'en savait trop rien. La carte n'était pas suffisamment précise pour qu'il pût en juger. D'ailleurs, à ne jamais dépasser la seconde, les kilomètres, ça ne voulait rien dire ! Il repensa à la salamandre : il avait l'impression de rester collé à la piste, de ne pas avancer tant le paysage, du moins ce qu'il en discernait, variait peu.

Pourtant, la montée commença à s'adoucir. Le moteur ronflait moins. Au bout de quelques minutes, la voiture se trouva enfin à l'horizontale. Il s'arrêta pour tenter de mieux voir. Quand le nuage poudreux se fut dissipé, il s'aperçut qu'il avait atteint une sorte de plateau bordé d'un côté par le ravin qui plongeait vertigineusement vers l'invisible vallée et d'un autre par une paroi escarpée où s'ouvraient, dans le calcaire, plusieurs grottes en enfilade. De toute évidence, elles avaient été, à une époque, aménagées pour y habiter ou servir de grenier. Aujourd'hui, le village s'étendait au pied de la falaise. Il ne désirait pas s'en approcher. Il connaissait trop la curiosité envahissante, malsaine, agressive parfois, que suscite l'étranger dans un coin aussi perdu. Il préférait jauger de loin. À distance, il longea la paroi et constata qu'elle était grêlée d'ou-

vertures sur toute sa longueur. Une grossière dentelle. Son sommet semblait être un plateau qui dominait le village d'une bonne centaine de mètres. Il ne rencontra personne. Il se demandait comment les gens pouvaient grimper dans ces nids d'aigle. Il ne trouva pas de réponse apte à le satisfaire. Il revint vers la voiture. Il avait vu ce qu'il voulait voir. Impressionnant. Il était temps qu'il rebrousse chemin avant qu'une nuée d'enfants le harcèle – « *Donne-moi un bonbon, un stylo pour l'école, un dinar...* », il connaissait par cœur. De toute façon, il était temps qu'il fasse demi-tour s'il voulait être de retour avant la nuit.

Il avait déjà parcouru quelques kilomètres lorsqu'une forme surgit sur le bord de la piste. Vision quasi surréaliste ! Un vieil homme vêtu d'une djellaba blanchâtre, un couffin sous le bras, lui faisait signe d'arrêter. D'où pouvait-il sortir ? C'était comme s'il venait de naître de la pierre et de la roche. Il eut pitié, le fit monter et redémarra. Le vieux cheikh marmonna quelques mots dans un mauvais français. Au fur et à mesure de la descente, il devint plus loquace, fit comprendre qu'il allait à Rhoufi et se mit à raconter des anecdotes. Toutes tournaient autour de la guerre. Il en ressortait que Djemina avait servi de repaire aux maquisards. Quelques cordes et les grottes de la falaise leur servaient de refuges. Dès qu'ils entendaient le vrombissement d'un avion, ils y montaient et s'y cachaient. L'endroit était tellement hostile que les troupes françaises ne s'y aventuraient guère. Une base arrière idéale pour les *moudjahidin*. Visiblement le vieil homme revivait cette période. Il finit d'ailleurs par ressasser les mêmes histoires avec une sorte de fierté nationale. La route du retour sembla plus courte que celle de l'aller.

Ce n'est cependant que tard dans la soirée – la nuit com-

mençait à tomber – après avoir déposé le vieillard, qui s'était confondu en remerciements, près de Rhoufi qu'il arriva à l'auberge. Il ne monta même pas pour se changer, pourtant, après une telle journée, ses vêtements pleins de poussière lui collaient à la peau. Une douche lui aurait fait le plus grand bien mais il avait faim. Il traversa la salle à manger, s'installa à sa table. Les mêmes hommes que la veille décapsulaient silencieusement leurs canettes de bière. Celui aux cheveux frisés le suivit du regard. Il avait les yeux noirs, aiguisés comme deux poignards. Pas un mot. Le repas s'écoula dans une sorte de malaise.

Il rejoignit sa chambre. La salamandre n'avait pas bougé. Une phrase lui revint du vieil homme qui évoquait les maquisards accrochés à leur falaise « tels des lézards ». Et voilà ce qu'étaient devenus leurs fils : des ivrognes qui trompaient leur ennui et leur désespérance... Un frisson le parcourut des épaules à la plante des pieds. Il se sentait tout drôle. Comme au sortir d'un rêve.

Pourtant, il n'avait pas rêvé.

Le lendemain, à l'instant de quitter l'auberge, il avait signalé au patron la présence, dans sa chambre, au-dessus de la porte, tel un gardien, de la salamandre. L'homme aux longues moustaches lui avait répondu qu'il y en avait de plus en plus. « Si on ne fait rien, ces saloperies envahiront tout l'hôtel ».

Jamais il n'avait autant parlé.

*

Il se souvient de tout cela aujourd'hui en lisant le journal.

Un article page 5 : dans les Aurès l'armée a abattu le chef présumé d'un commando islamiste. Sa photo, indécente : une barbe bien sûr, une tête frisée, un visage buriné par le temps et deux yeux, terribles, deux yeux qui, par-delà la mort, paralysent encore...

HOMMAGE

Que dire de cet endroit qui n'ait déjà été dit ou écrit ? Qui ne soit pas un lieu commun ? Car, assurément, commun, ce lieu ne l'est pas. La brume des marais soulève des fantômes et les mène à la vie. Les tourbières fourmillent d'âmes mortes jetées là sans linceul. Les nuits d'hiver résonnent des plaintes des damnés. Le diable rôde le long des nombreux sentiers, au fond du Yeun Elez, sur le Tuchen Kador. Promenez-vous sur la lande quand le soleil a disparu derrière la dentelle noire du Roc'h Trevezel, vous ne le verrez pas, mais vous le sentirez partout. Il est là. Vous l'entendrez sans cesse qui siffle, qui souffle, qui rumine et qui broie.

Après bien des errances – erreurs et expériences – Abel avait débarqué dans ce hameau abandonné, au cœur des Monts d'Arrée. Qu'était-il venu chercher ? Qu'espérait-il y trouver ? Le calme, la paix, la tranquillité. C'est ce qu'il répondait à ceux qui s'étonnaient de le voir habiter cette vieille maison aux pierres mal jointoyées, loin de tout, au fond d'un vallon.

La sérénité, sans doute, il l'avait recouvrée, conquise de

dure lutte. Plus profondément, il savait que tout cela n'était que prétexte, illusion, faux-semblant. S'il avait choisi ce lieu – car il l'avait choisi – c'était probablement pour retrouver une partie de lui-même ou, peut-être, parce qu'il y avait rencontré une partie de lui-même.

Revenons aux années quatre-vingts.

Abel venait de rentrer en France après avoir passé quelques mois sur une plate-forme pétrolière au large de l'Écosse. En quelques semaines, il avait dilapidé tout l'argent gagné dans le bruit incessant, les tempêtes, les odeurs écœurantes que le vent ne parvenait pas à dissiper. Les filles, les beuveries, les soi-disant copains qui s'évaporaient plus rapidement que les vapeurs d'alcool. Il n'avait plus rien. Repartir. Fuir. N'importe où...

Il avait répondu à une petite annonce et, presque du jour au lendemain, avait rejoint une équipe qui travaillait en collaboration avec la Société Nationale des Hydrocarbures Algériens, à la recherche de gisements de gaz dans le sous-sol saharien. Ils étaient basés près de Charouine, sur la route qui souligne, au Sud, le long texte mordoré – lettres de sable, lignes de dunes – du Grand Erg Occidental. Ils prospectaient sur un large secteur. Chaque jour, ils arpentaient le désert à bord de véhicules tout-terrain. Abel aimait cette vie au grand air en dépit des conditions de travail souvent difficiles. En dépit également de ses compagnons un peu frustes, un peu racistes. Mais depuis plusieurs années déjà, il ne se faisait plus trop d'illusions sur la nature humaine. Il avait ses raisons. De tout cela, il réussissait à s'accommoder. Il en avait vu bien d'autres.

Un jour qu'ils avaient installé tout leur matériel et qu'ils sondaient les entrailles d'un sol rocailleux, son regard fut

attiré par ce qui lui sembla être un accident géologique. Ils se trouvaient sur un terrain admirablement plat, sorte d'anse minérale bordée d'un fer à cheval de hautes dunes. Il se demanda d'abord s'il n'était pas victime d'un mirage. Le soleil cognait fort et distordait le paysage qui se plissait et formait au loin une légère houle qui flottait dans la transparence de l'air. Abel profita de la pause, pendant que les autres tentaient une sieste à la seule ombre des véhicules, pour aller y voir de plus près.

Ses yeux ne l'avaient pas trahi. Il s'agissait bien de roches saillantes, plus ou moins alignées. Elles dépassaient de peu la surface, mais cela suffisait pour qu'on les remarque, même de loin, surtout deux d'entre elles, celles qui ouvraient la colonne et dominaient leurs compagnes de quelques dizaines de centimètres.

Le soir, il en parla à Moussa. Ce vieux Berbère au regard malicieux avait appris le français à l'école et s'en souvenait encore suffisamment pour leur servir de guide. Il était né dans un village niché au creux de l'erg et connaissait le moindre repli du terrain. Il lisait sur le sol comme on peut lire sur une page. Rien ne lui échappait de ce qu'il voyait, ni le sens caché du plus petit galet poli, de la trace la plus minuscule. Moussa l'écouta, but à petits traits sonores son thé à la menthe, ferma les yeux quelques secondes, les ouvrit et commença à raconter.

Je tiens l'histoire de mon grand-père. À l'époque des faits, il n'était pas encore né, mais voilà ce qu'il me disait.

Le village d'Ouled Aïssa est en fête. La fille du caïd épouse un garçon d'El Ahmar. Toute la nuit les derboukas et les chants ont résonné de terrasse en terrasse. Au matin ont retenti les youyous des femmes. La journée se passe en préparatifs divers. Le soir, les habitants d'El Ahmar se regroupent pour rejoindre

leur village, les jeunes époux à leur tête. Pour cela, il faut traverser la hamada pierreuse qui s'avance comme une langue au milieu des dunes. Le jeune marié enfourche son dromadaire, un bel animal paré pour la circonstance. Sa femme, radieuse sous ses voiles colorés, est installée sur une autre bête, tout aussi racée, tout aussi chatoyante. Et c'est un joyeux cortège qui se met en marche. Seulement il est tard et, dans le désert, la nuit tombe vite. Quand la noce croise le marabout d'Hadj Slimane qui dresse ses murs blancs à mi-chemin des deux villages, la pénombre enveloppe le paysage. La lune n'est pas encore levée. Il faut se dépêcher avant que l'obscurité gagne complètement. Le jeune homme pique les flancs de sa monture, accélère l'allure et toute la procession défile devant le tombeau du hadj sans s'arrêter, sans une prière, sans un salut. Elle ne va pas très loin. Quelques pas encore, le temps d'un remords qui ne vient pas, et la colère du saint éclate. Personne ne rejoindra jamais El Ahmar. Le cortège entier est, sur le champ, figé en une ligne de pierres, les deux mariés, sur leurs dromadaires, à sa tête. Depuis, quiconque passe à proximité du mausolée d'Hadj Slimane n'oublie pas de faire un détour pour rendre visite à un saint aussi sourcilleux.

Aujourd'hui, Abel ne se souvient plus si ce sont les termes exacts employés par Moussa. Mais c'est sous cette forme que cette légende s'est gravée dans sa mémoire. Avec ces mots-là, indélébiles. Et une douleur qui ne se refermera jamais.

Le lendemain, l'équipe était au même endroit. À l'heure du repos, Abel quitta le groupe pour saluer la noce de pierre. Il chercha longtemps sur le sol, retournant les cailloux, jusqu'à ce qu'il en trouve un à sa convenance, poli par le temps, d'un ovale quasi parfait. Il avait du mal à le tenir dans sa main : le soleil l'avait chauffé presque à blanc. Il ne le mit pas dans sa

poche, mais alla le déposer – un hommage, une offrande – au pied du rocher figurant, il l’avait décidé ainsi, la jeune épousée.

Ils revinrent toute la semaine. Tous les jours, il renouvela ce geste. Puis l’équipe changea de lieu. À ses moments libres, dès qu’il le pouvait, Abel empruntait un véhicule, passait au large du tombeau d’Hadj Slimane et s’arrêtait près du cortège immobile. Parfois il ajoutait une pierre, jamais choisie au hasard, toujours une des plus remarquables par sa forme, sa couleur, son toucher ; parfois un fragment de rose des sables. Ses compagnons ne lui disaient rien. À chacun ses lubies dans ce pays où le soleil tape sur les crânes les plus solides. Ils s’étaient blindés, comme tout un chacun en milieu hostile. Ils réfléchissaient peu mais, inconsciemment ou d’expérience, tous savaient que même l’acier le mieux trempé n’est pas à l’abri d’une légère fêlure.

La mission avait duré quelques mois. Ils avaient exploré un large territoire, expédié des rapports et des échantillons aux autorités concernées. Un jour, ils furent avertis qu’on s’apprêtait à les rapatrier. Officiellement, ils avaient épuisé les recherches pour lesquelles on les avait embauchés. On les remerciait donc dans les deux sens du terme. Ces gens-là savent tourner une lettre. Eux n’étaient pas dupes. Même s’ils n’avaient jamais rencontré le moindre problème, ils savaient que, plus au Nord, le terrorisme gagnait. Ils formaient un groupe d’étrangers, isolés : une cible de choix pour quelques barbus autoproclamés soldats de Dieu. Rien ni personne – personne surtout – ne pouvait les protéger. Sécurité oblige. Mesure sanitaire donc.

Lorsqu’ils montèrent dans l’avion qui d’Adrar devait les mener à Alger, puis d’Alger à Roissy, ils étaient désolés de quitter une région à laquelle ils avaient fini par s’attacher, sou-

lagés aussi : quelques jours auparavant, entre Ouargla et Hassi Messaoud, un commando avait, le Coran dans une main, la kalashnikov ou le poignard dans l'autre, massacré, pour la plus grande gloire de Dieu, des ouvriers, leurs frères, qui, après leur prière du matin, se rendaient au travail.

La veille, pour la dernière fois, Abel avait rendu visite aux mariés pour l'éternité figés dans leur costume de pierre. En cadeau d'adieu, il leur avait laissé sa plus belle géode, à l'intérieur de nacre irisé de toutes les nuances du mauve et du violet. Celle-là venait des Aurès. Il la transportait avec lui dans ses diverses pérégrinations depuis bientôt trente ans. Toujours dans son sac lors des voyages, ou près de l'endroit où il dormait. Comme un totem ou un des ces doudous auxquels les enfants se raccrochent pour éloigner les cauchemars. Sous le soleil dru, elle brillait de tous ses feux. Un éclat de lumière cingla le cortège.

Un éclair de vie.

À son retour, Abel n'avait jamais réussi à se fixer. Il n'avait jamais cherché non plus. Il avait erré de petit boulot en petit boulot au gré des demandes et des propositions. C'était comme s'il fuyait tout le temps ou, peut-être, comme s'il recherchait sans cesse quelque chose. On n'aurait su dire. Aussi, lorsqu'il avait acheté cette vieille ferme, en plein cœur du Finistère, à mi-distance de la montagne Saint-Michel et des tourbières de Brennilis, tous ceux qui le connaissaient avaient été surpris. *Il n'y resterait pas longtemps !* Ils se trompaient. Il avait travaillé dur pour rendre la ruine habitable, tour à tour maçon, menuisier, plombier, électricien, paysan. Il vivait à mi-chemin du ciel et de l'enfer, disait-il, montrant d'une main la chapelle qui coiffe la montagne et, de l'autre, désignait la surface putride du Yeun Elez.

Tous les jours, peu importe le temps, il sortait. À travers les landes et les broussailles, il s'était frayé une sente. Comme un animal, il suivait toujours cette même trace. À la belle saison, avant de quitter son jardin, il cueillait une fleur. L'hiver, il en dessinait une sur une feuille vierge qu'il pliait en quatre, soigneusement, et mettait dans la poche de son blouson. Ce présent – ce repentir – il allait le déposer dans les herbes, juste à l'orée du petit bois, là où s'alignent des pierres levées.

C'est le hasard qui l'avait fait venir dans ce bout du monde lunaire : un chantier d'entretien de l'ancienne centrale nucléaire. C'est le hasard d'une promenade qui l'avait mis en présence de ces blocs de granit posés à la queue-leu-leu sur un des rares à-plats du terrain. C'est au hasard d'une discussion que sa logeuse de l'époque avait touché et fait vibrer sa corde la plus douloureuse un soir que le vent menait au-dehors une sarabande forcenée.

Quand vous entendez ça, allez vous étonner que les légendes fleurissent ici comme les ajoncs au printemps. Pas très gaies d'ailleurs. Le diable, la mort, l'ankou, des héros sinistres vêtus de grandes capes noires. Une charrette qui grince, un chien qui hurle... Pourtant les Bretons sont des gens qui aiment s'amuser, mais dans leurs histoires, le plaisir semble être maudit. Vous avez le malheur de chanter et de danser sur la lande, les korrigans vous prennent et vous amènent dans leur domaine. Hop ! Disparu ! Vous avez un peu trop bu, vous risquez de vous perdre dans les marais et d'être happés par le trou de l'enfer... Comme si la joie enfrenait une loi non écrite. Faut dire que la religion y est pour beaucoup. Je n'aime pas les prêtres tout habillés de noir avec leurs têtes d'apocalypse. Enfin, je ne vais pas développer là-dessus...

La logeuse s'était arrêtée un moment, craignant sans doute d'en avoir trop dit, mais elle se rendit compte qu'Abel était tout ouïe et qu'elle pouvait continuer.

Tenez, je ne sais pas si vous êtes passé à côté, mais pas très loin d'ici, il y a ce que les gens du pays appellent la noce de pierre. Oh ! Ce ne sont que quelques roches qui forment un vague alignement ! Eh bien ! On raconte qu'il s'agit d'un mariage. Vous savez, à l'époque, pas de restaurant, pas de salle de bal. Repas, danse, tout se faisait dehors. Il devait y avoir une bombarde et un biniou et toute la noce était lancée dans une gavotte de plus en plus endiablée – c'est bien le mot – à mesure que la soirée se prolongeait et que les tonneaux se vidaient. Qu'y a-t-il de mal à cela ? Rien. Sauf que, dans une ferme, près des tourbières, un vieil homme râlait sur sa paille, à deux doigts de mourir. Sa femme avait fait chercher le prêtre pour lui donner l'extrême-onction. Voilà donc le curé de Brasparts qui coupe à travers la lande pour aller plus vite. Il tombe sur la noce qui bloque le chemin et l'empêche de passer.

- Allez, curé, viens avec nous.

- Je ne peux pas.

- Bois donc une bolée !

- Laissez-moi passer. Je vais porter les derniers sacrements au vieux Fanch.

- Le vieux Fanch ! Il a vécu comme un saint toute sa vie. Il n'a pas besoin de tes sacrements pour aller au paradis.

Et ainsi de suite... Le curé a-t-il pu remplir son office ? En tout cas, le voilà obligé de faire un large détour. La noce continue à s'amuser, mais à peine les sonneurs ont-ils lâché

leur dernière note que tous les danseurs sont transformés en pierres... et ils sont toujours là. Le curé, lui, a disparu depuis longtemps !

La logeuse avait ri en prononçant cette dernière phrase. Un rire qu'Abel avait trouvé incongru. Prétextant la fatigue, il était vite monté se coucher. C'est ce soir-là qu'il avait pris sa décision.

Ce n'était pas par hasard s'il avait, peu de temps après, acheté la vieille bicoque, à deux pas des tourbières... peut-être celle où le vieux Fanch avait agonisé cette funeste nuit.

Cette nuit-là, comme toutes les nuits, mais plus cruel que les autres nuits, le souvenir l'avait tenu éveillé, clair, précis, plus tranchant qu'un verre brisé.

1958. Abel n'a pas encore vingt ans. Service militaire. L'Algérie. Une caserne perdue dans les Aurès. Gardes, patrouilles, missions. La trouille au ventre. Ce soir-là, le 17 mars – comment pourrait-il l'oublier ? – sa compagnie est mobilisée. Des fellaghas auraient été signalés faisant route vers un village. Les soldats approchent. La nuit n'est pas silencieuse. Ils entendent, feutrés, des youyous et des tambourins. La troupe envahit la mechta, pénètre dans la maison d'où provient le bruit, fait sortir tout le monde : des femmes, des enfants, des vieillards, quelques hommes d'âge mûr, un jeune homme dans un pauvre costume, une jeune fille bijoux et robe chamarrée. Un mariage malgré la guerre, malgré le couvre-feu... Que se passe-t-il soudain ? Quelqu'un tente-t-il de fuir ?... La fusillade éclate. Cris, râles, bousculades, poussière, odeur de poudre et de sang. Comme les autres, au jugé, Abel appuie sur la détente. Corps qui tressautent, qui tombent et qui ne bougent plus...

DERNIER VERRE

- Jo, un dernier !

La voix venait du fond de la salle. Mais Jo n'avait pas besoin de voir qui le hélait ainsi. Il savait qu'il s'agissait de Jean-Marie. D'abord parce que le Jean-Marie, tous les soirs, il s'asseyait à la même table. Et puis, qui n'aurait reconnu cette bouillie de mots collés les uns aux autres ? Enfin, la phrase était caractéristique. Depuis belle lurette, Jo avait expérimenté que, dès que Jean-Marie réclamait *un dernier*, il fallait s'arranger pour le servir et le pousser gentiment vers la sortie – heureusement, il n'en était pas loin – sinon ce *dernier* ne serait que le premier d'une longue série de *derniers*.

Ainsi, tous les soirs, Jo mettait Jean-Marie à la porte de son établissement. Libre à lui d'aller s'arsouiller ailleurs si bon lui semblait ! Au moins, il n'en était plus responsable. Parfois, l'ivrogne se laissait faire. D'autres fois, il fallait user de persuasion, voire d'autorité. De toute manière, ce n'était jamais très difficile. Jo était une force de la nature. Il approchait son quintal. Plus jeune, il avait été pilier de l'équipe de rugby

locale. Il n'en avait tiré aucune gloire d'ailleurs – le rugby n'est pas le sport roi entre Manche et Océan – juste une petite réputation auprès de quelques amateurs. Et puis, Jean-Marie était si faible ! Sur les baguettes qui lui servaient de jambes, il traînait son corps imbibé de bistrot en bistrot. À l'heure qu'il était, ses réactions, quoiqu'imprévisibles, manquaient quelque peu de précision.

- Jo.

- J'arrive, j'arrive.

Il emplît à ras-bord un verre ballon de vin rouge à bas prix et se fraya un chemin à travers les tables de son café.

*

Jean-Marie, Jo l'avait connu tout petit. Le week-end, lorsqu'il n'avait pas de match, Jo courait sur les dunes pour garder la forme. Il le voyait, le Jean-Marie, qui traînait déjà sa misère. Le père faisait la pêche à mi-temps et, à temps plein, écumait les bars. La mère ne valait guère mieux. Ballotté dans cet univers liquide, l'enfant grandissait comme il le pouvait. Son école était essentiellement buissonnière. Mais aux grandes marées, il ramenait de fabuleuses brassées de coquillages, crevettes et autres ormeaux. Jo lui avait parlé quelquefois.

- Et plus tard, qu'est-ce que tu feras ?

- Pêcheur !

Alors ses yeux s'allumaient.

- Comme ton père ?

- J'irai loin sur la mer, loin, loin...

À l'époque, il devait bien avoir dépassé ses dix ans. C'est à peine si on lui en aurait donné huit. Quel changement aujourd'hui ! Le visage bouffi, rarement rasé, les cheveux filasse sous l'éternelle casquette de marin, les yeux exorbités et vides, le front strié de mille rides, il semblait avoir soixante ans. Jo savait qu'il en avait à peine la moitié.

- Tiens, Jean-Marie, le dernier.

- Juré Jo, c'est le dernier.

C'est à peine s'il parvenait à articuler. Ses mains tremblantes saisirent le verre. Ce fut miracle s'il le but sans rien renverser.

Jo continuait de l'appeler Jean-Marie. Il était le seul, mais il pensait que le malheureux avait tout perdu. Son prénom, c'était bien l'unique chose qui lui restait. Alors, qu'on lui laisse au moins cela ! Pour les autres, il était *Drom*. Il faut dire qu'à l'état-civil, il se nommait Jean-Marie Le Dromenech. Alors *Drom* ! Le diminutif lui collait à la peau. D'autant qu'il était aussi celui de dromadaire. Jean-Marie se trouvait assimilé à cet animal d'une légendaire sobriété, capable cependant d'avaler des litres et des litres en un temps record. Comme, l'alcool aidant, il s'était voûté jusqu'à avoir une sorte de bosse à la place des omoplates, l'image semblait s'imposer. Ils étaient peu à savoir – et Jo était de ceux-là – que ce surnom avait aussi une autre origine.

Plus tragique.

Ô combien !

*

Après quelques années à errer çà et là, à gagner sa pauvre vie en petits trafics peu recommandables, Jean-Marie avait trouvé un embarquement sur un caseyeur. Jo l'avait alors perdu de vue. Lui était descendu dans le Sud-Ouest où il espérait pouvoir vraiment pratiquer le rugby. Il s'était trouvé un emploi de serveur dans un bar. Le week-end, il pratiquait son sport favori, mais jamais il ne parvint à jouer dans l'équipe-phare. Vrai qu'il n'avait pas le niveau. Il avait fini par se brouiller avec les dirigeants du club et, du jour au lendemain, il avait laissé tomber. Il avait continué à servir au bar, mais bientôt il en avait eu assez également d'entendre parler championnat, nouveaux joueurs, essais, transformations, à longueur de soirée. Et puis, il ne parvenait pas à s'habituer à l'accent ! Vivant seul, il avait accumulé un peu d'argent. Un matin de mai, il boucla ses valises et remonta chez lui, sur ce bord de mer exposé aux vents d'Ouest. Isidore, le « bistrotier » comme on l'appelait, se faisait vieux. Il mettait son café en gérance. Jo sauta sur l'occasion. Il retrouva ainsi son métier, mais il l'exerçait là où il désirait vivre. Le bar était – presque – à lui et il n'entendait plus parler de ballon ovale, sauf au moment du tournoi des Cinq Nations, désormais six. Alors il installait un téléviseur dans sa salle. Il lui arrivait même de commenter les actions. Tout le monde acquiesçait. C'est qu'il s'y connaissait, lui !

C'est ainsi qu'il retrouva Jean-Marie, devenu un jeune homme d'une assez belle prestance. Jamais il ne l'avait vu dans sa clientèle depuis son retour. Pourtant, ce soir-là, Jean-Marie entra suivi de trois ou quatre autres pêcheurs. Il était de bonne humeur. Il offrit une tournée générale et leva son verre :

- À *Fleur d'océan* !

La *Fleur d'océan* ! C'était le bateau qu'il venait d'acheter. Il avait trimé dur comme matelot. Enfin son rêve d'enfant commençait à se réaliser. Avoir un bateau à lui ! Oh ! Ce n'était pas un gros navire, mais pour un début !... Ceux qui l'accompagnaient formeraient son premier équipage. Il s'attarda un peu au bar.

- On ne te voit pas souvent ici, Jean-Marie.

- J'ai suffisamment vu mes parents...

La phrase resta en suspens. Jean-Marie sourit tristement. Il reprit en regardant le plafond :

- Ils sont morts tous les deux... C'est mieux sans doute.

- Patron pêcheur maintenant, alors ?

- Oui, et si ça marche, j'achèterai un plus gros bateau. J'irai traquer le poisson en haute mer. À ces mots son regard s'illumina.

Jo pensait qu'il s'en était bien tiré. Sacré Jean-Marie ! A le voir, enfant, qui aurait pu penser qu'il tournerait ainsi ?

Bonne bête de vie !

Tout avait marché pour le mieux pendant quelques mois. Jean-Marie pêchait. Le matin, il s'en allait de bonne heure relever ses casiers. Il revenait dans l'après-midi, avait toujours à s'occuper de la vente de ses produits ou de menus travaux sur son bateau. La *Fleur d'océan* méritait son nom. Ce n'était qu'exceptionnellement que Jean-Marie fréquentait le bar de Jo. Encore était-ce par amitié. Parce qu'il se souvenait de la sorte de sollicitude timide que ce grand garçon lui avait témoignée. Leurs affaires prospéraient. Celles de Jo à tel point qu'il avait amassé suffisamment d'argent pour s'acheter – pour lui tout seul – le café qu'il tenait en gérance.

*

Cet après-midi de novembre, il revenait de chez le notaire où s'était nouée la transaction. Après le pont, il s'était arrêté pour contempler les flots en furie. Une mer verte se précipitait, écumante, vers la côte et – aurait-on dit – essayait de briser les rochers sous ses coups redoublés. Le vent mugissait. Les quelques maigres arbres qui poussaient le long du rivage se courbaient devant sa puissance, le saluant branches à terre. De l'horizon accouraient des nuages, plus sombres de minute en minute. Spectacle terrible et beau ! Jo était fasciné. Lorsqu'il avait quitté sa maison pour se rendre à l'étude, le vent commençait certes à souffler, mais comment s'attendre à cette fureur ? Comment deviner que la mer se creuserait tel un cratère d'où sortirait le diable en personne ?

Jo avait l'intention d'arroser son nouvel état de propriétaire en payant le soir même une tournée générale. Ce serait une surprise pour tout le monde. À aucun moment il n'avait parlé de l'achat du bar. Tout guilleret, il remonta dans sa voiture et rentra chez lui en échafaudant toute une série de projets. Que ferait-il en premier ? Changerait-il le mobilier intérieur ? Modifierait-il l'entrée un peu vieillotte du bistrot ? Bah ! L'avenir en déciderait ! Il lui fallait maintenant préparer la soirée.

De fête, il n'y en eut pas.

À voir la tête de ses premiers clients, Jo sut qu'il s'était passé quelque chose. Milo – son demi d'ouverture comme il l'appelait – fidèle à lui-même, fut le premier à commander sa bière. Contrairement à l'habitude, il ne l'engloutit pas d'un

trait. Il en but à peine la moitié, puis reposa son verre, l'air grave.

- Pauvres gars ! lâcha-t-il.

- Qui ? Que s'est-il passé ?

Jo pressentait un drame. Milo le regarda, hébété.

- Comment ? Tu n'es pas au courant ?

C'est ainsi que Jo apprit que le navire de Jean-Marie n'était pas rentré. Il était parti comme tous les matins. La météo annonçait un coup de vent, mais Jean-Marie pensait être au port avant son déclenchement. Hélas ! La tempête était arrivée plus tôt que prévu. *Fleur d'océan* encore sur ses lieux de pêche avait été drossée contre les rochers. Le canot de sauvetage n'avait ramené que Jean-Marie et son mousse, à moitié morts d'avoir passé plusieurs heures agrippés – avec quelle force ! – à la roche. Les deux autres matelots avaient disparu. Les recherches avaient cessé à la tombée de la nuit. Il ne restait aucun espoir de les retrouver vivants.

- Tu n'as donc pas entendu la sirène ? L'hélicoptère ?

- À cette heure-là, j'étais en ville... pour affaires.

Il ne précisa pas de quelles affaires il s'agissait.

Cela lui semblait bien dérisoire.

*

Après ce drame, Jean-Marie ne reparut plus pendant un moment. À dire vrai, personne ne savait ce qu'il était devenu. Un soir, Jo le trouva attablé au comptoir. Changé. L'œil

hagard, les joues constamment bleues de barbe, des épis en perpétuel combat dans ses cheveux, des vêtements fripés. La journée, il semblait errer dans les rues du bourg, évitant comme une peste de se diriger vers la mer. Le soir, Jo le voyait de plus en plus souvent. Il s'installait seul, à sa table, et il buvait. Peu au début. Quelques bières et il s'en allait sans rien dire à personne. Même quand Jo tentait de lui parler, il ne répondait pas. Tout au plus grommelait-il un son qui signifiait tantôt « oui » tantôt « non ». Puis petit à petit, il avait pris l'habitude de rester plus longtemps, jusqu'à faire partie du paysage. Les autres consommateurs lui prêtaient à peine attention. Au début, sa présence créait un malaise. Tous auraient voulu lui dire quelques mots, le reconforter. Aucun n'osait vraiment. Surtout qu'on avait appris par Yannick, l'infirmier, que s'il avait disparu, juste après son naufrage, c'est qu'il avait été admis à l'hôpital psychiatrique. Pas bonne réputation, l'hôpital psychiatrique ! Si on y entre, c'est que !... Pas de fumée sans feu ! Après cette expérience, peut-être, de lui-même, voulait-il s'isoler. En fait, de manière inconsciente, sans que personne ne se fût donné le mot, il avait été comme mis en quarantaine. Maintenant, personne ne faisait attention à lui. Les habitués prenaient soin de ne pas occuper sa table. C'était tout.

Cela dura quelques mois et puis, un soir, Jo ne le vit pas. Trois soirs d'affilée, sa table resta vite. Le quatrième jour, il se rendit chez lui. Tout était fermé. Il s'enquit auprès des voisins, de ceux qui le connaissaient. Personne ne savait. Peut-être avait-il de nouveau été hospitalisé. Mais Yannick était formel : pas de Jean-Marie à l'hôpital psychiatrique. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'on apprit par un de ses cousins venu jeter un œil sur la maison que Jean-Marie avait trouvé de l'embauche comme manœuvre pour une société qui travaillait

à l'étranger. Mais il était incapable de préciser où son malheureux parent était parti.

Les mois passèrent. Le village oublia Jean-Marie. Chez Jo, pendant quelques jours, personne n'avait osé s'asseoir à sa table. Comme s'il s'agissait d'une relique qu'on vénère et dont on a un peu peur. Qui le premier transgressa le tabou ? Jo n'aurait su le dire. Lui-même avait plus ou moins oublié Jean-Marie. Il pensait qu'il ne reviendrait plus, que son départ signifiait qu'il avait délibérément tourné le dos au passé.

Et puis, il était là de nouveau, plus délabré que jamais. *Un dernier !* C'était devenu son leitmotiv. Jo désespérait de l'entendre dire autre chose. Il avait retrouvé sa table et, tacitement, tout le monde la lui avait laissée. C'était comme si ces quelques mois avaient été une parenthèse, une longue mi-temps. De son comptoir, Jo l'observait. Quelque chose dans le regard – mais quoi ? Peut-être cet iris dilaté et plus sombre – lui disait qu'à la première blessure une seconde s'était superposée, et que celle-là était irrémédiable.

*

L'après-midi était bien avancé. Le XV de France venait de battre l'Écosse dans le tournoi des Six Nations. Ils étaient là, Jo et quelques autres à discuter du match quand Jean-Marie entra. La télévision continuait de fonctionner. Elle diffusait maintenant un documentaire : de longs plans fixes accompagnés d'une musique lancinante sur les dunes d'un quelconque désert. Le commentaire était recouvert par le brouhaha des hommes qui s'échauffaient quelque peu. Personne ne s'occupait du poste qui égrenait ses images machinalement. Seul

Jean-Marie avait le regard rivé sur l'écran. Soudain, il s'assit, cacha son visage derrière ses mains et se mit à pleurer comme un enfant. Ses sanglots alertèrent le groupe d'hommes qui, jusqu'alors, s'étaient à peine aperçus de sa présence. Jo, Milo et les autres – le pack – s'approchèrent de lui. Ils l'entourèrent comme on entoure une bête curieuse et blessée, avec un mélange d'indiscrétion plus ou moins malsaine et de crainte mal maîtrisée.

Ce fut une mêlée qui s'effondra.

Jean-Marie qui, depuis son retour, n'avait pas décroché plus de trois ou quatre phrases, se mit à parler sans retenue. Un barrage qui cède. Un flot qui s'écoule. Tout sortait dans le désordre, d'une voix pâteuse, entrecoupée de hoquets. Une cascade de paroles où béait son malheur. Fascinés et quelque peu horrifiés, les autres l'écoutaient. Le récit était pour le moins décousu, mais aucun n'aurait eu l'idée de l'interrompre. Jo resta sous le choc un bon moment. Il réussit à remettre de l'ordre dans le fatras de mots qui s'étaient bousculés hors de la bouche de Jean-Marie. Même ainsi arrangé, le paysage restait des plus tourmentés. Comme un puzzle, Jo l'avait reconstitué.

*

Jean-Marie était parti car il ne supportait plus de rencontrer des pêcheurs, ses anciens collègues. Il ne supportait plus la mer ni rien qui s'y rapportât. Il ne supportait plus ce lieu où tout lui rappelait son malheur. Il avait lu dans un des ces journaux gratuits qui inondent les boîtes à lettres une petite annonce. Une société de construction recherchait de la main

d'œuvre, même non qualifiée, pour des chantiers au Sahara. Là-bas au moins il n'y aurait ni fleur ni océan ! Il avait écrit. On l'avait embauché. Sa seule exigence avait été que le voyage se fît en avion. Presque du jour au lendemain, il s'était retrouvé au fin fond de l'Algérie, à Adrar, une ville posée en plein désert, une ville dont il n'avait jamais entendu le nom et qui grouillait pourtant d'une foule haute en couleurs. Quelqu'un était venu le chercher à l'aéroport et lui avait présenté les gars avec qui il ferait équipe. Une drôle de troupe ! Pas des enfants de chœur ! Ils venaient de différentes régions, restaient secrets sur leur passé mais parlaient haut et fort. Une sorte de légion étrangère du bâtiment. Jean-Marie y reconnut des frères masquant leurs fêlures sous une carapace. Les baraquements où ils vivaient étaient situés en périphérie de la ville, mais leur quartier général était l'hôtel, sur la grand'place, le seul endroit où il était possible de consommer de l'alcool.

Après quelques jours d'acclimatation – et le climat était rude – Jean-Marie et le reste de l'équipe furent envoyés dans un village en plein erg où ils devaient construire un petit dispensaire. Quatre-vingts kilomètres de mauvaise piste et de cordons de dunes les séparaient d'Adrar. Ils avaient deux véhicules tout-terrain à leur disposition. Très rapidement, deux ouvriers durent être rapatriés : la chaleur, la dysenterie, le travail, le manque d'alcool et de femmes étaient causes de leurs crises. L'un d'eux avait failli tout casser dans la baraque où ils étaient hébergés. Les autres avaient eu du mal à le maîtriser.

C'est là que Jean-Marie avait gagné sa réputation et son surnom. Deux semaines durant, il était capable d'abstinence et de travail, même sous les plus fortes chaleurs. Mais lorsqu'il revenait à Adrar pour un repos de deux ou trois jours, il se montrait tout aussi apte à ingurgiter de fortes quantités de

bière ou de vin. Le dromadaire en fait autant, l'alcool en moins. Ces allers-retours avaient duré près de trois mois, le temps que la construction prenne tournure.

Un jeudi soir, une équipe de six ouvriers, Jean-Marie en tête, grimpa dans un des véhicules pour rejoindre Adrar. Drom prit le volant. Il connaissait la piste par cœur. L'habitude des grands espaces. Ils avaient dû faire une quinzaine de kilomètres lorsqu'une légère brume commença à les envelopper. Devant eux le ciel s'assombrissait. Il fallait vite se dépêcher si on voulait arriver à Adrar avant que les éléments se gâtent sérieusement. Brusquement, une rafale souleva le sable devant la voiture, puis une autre. Les traces qui jalonnaient la piste s'effaçaient peu à peu.

- Vent de sable. C'est mauvais ! grommela un des passagers. On ferait peut-être mieux de s'arrêter.

Les autres se taisaient mais semblaient acquiescer.

- Si on s'arrête, on en a au moins pour la nuit, répondit Jean-Marie. Foutu, le repos. Maintenant, c'est facile. Il suffit d'aller tout droit.

Il était décidé. Tous avaient soif. Ils continuèrent.

À Adrar, le ciel était rouge. L'immense place déserte était balayée par le vent qui soulevait des tourbillons de poussière. À l'hôtel, les copains attendaient.

- Avec ce temps-là, ils ne seront pas partis, dit l'un en consultant sa montre.

- Ou alors, ils se seront arrêtés, cul au vent. À propos, « cul-sec ».

Tous vidèrent leur verre. Personne ne s'inquiétait vraiment.

Le lendemain, la tempête s'était calmée. L'air gardait encore le goût du sable, mais l'horizon s'était dégagé. Un contact radio fut établi avec l'équipe restée sur place, dans l'erg. Oui, ils étaient partis avant que le vent se lève. Non, ils n'étaient pas revenus. On les attendit toute la journée. Au matin suivant, les recherches furent déclenchées. Plusieurs équipes firent route jusqu'au village où se construisait le dispensaire, toutes par des chemins différents. Rien. Aucune trace. Le vent avait tout effacé. Neuf jours plus tard, le pilote du foker qui faisait la liaison avec Reggane signala la présence d'un véhicule en plein reg. Il semblait arrêté.

On les retrouva à près de cent kilomètres au Sud de la piste habituelle. Ils avaient dérivé, tourné en rond, croyant apercevoir les lumières de la ville tantôt à leur gauche, tantôt à leur droite, et ne s'étaient immobilisés que lorsque le réservoir fut vide. Trois d'entre eux étaient morts. Deux autres déliraient. Seul Jean-Marie tenait debout malgré une grande faiblesse. Il l'avait bien mérité, son surnom ! On l'avait ramené à Adrar, soigné. Afin de ne pas nuire à la Société qui l'embauchait, l'affaire fut assez vite étouffée. Ils n'étaient pas les premiers à se perdre dans le désert. Et puis, ces gars en rupture, qui s'inquiéteraient de leur disparition ? S'ils étaient venus s'enterrer là, s'ils avaient accepté des conditions de travail draconiennes, des conditions de vie médiocres, n'était-ce pas justement pour se soustraire à un monde qui les rejetait ?

Personne ne réclama les corps. Une équipe de remplacement ne tarda pas à arriver.

Interchangeables. Tous.

Une fois Jean-Marie remis sur pied, le directeur du personnel le convoqua à son bureau. Il ne lui reprocha rien. Il lui glissa une somme d'argent correspondant à son salaire, plus

différentes primes auxquelles il pouvait prétendre, plus un supplément non négligeable. Il le déposa lui-même à l'aéroport.

*

Quand Jean-Marie eut fini son récit, il sembla soudain revenir à lui. Il fit jurer à tous ceux qui se trouvaient là de ne jamais rien révéler. Tous promirent. Tous tinrent leur parole. Un terrible secret les liait et quand Jean-Marie s'asseyait à sa table habituelle, ils détournaient le regard. Lui semblait avoir tout oublié et, comme auparavant, il buvait à longueur de soirée. Lorsqu'il attendait en plein désert, près de la voiture, près de ses camarades à l'agonie, sa soif avait été telle qu'il avait pensé ne pas avoir trop de sa vie – s'il s'en sortait – pour réussir à l'étancher.

- Jo, un dernier.

Il l'avait lampé d'un trait. Il était sorti sans esclandre. À travers la vitre, Jo avait regardé la silhouette titubante s'enfoncer dans la nuit.

SOMMAIRE

Préface

Amarille

Fugue

Sauveur

La météo joue au yoyo

Dérives

La sarabande des chiens

La salamandre

Hommage

Dernier verre